

FIGURES DE POÈTES



POÈTES VOS PAPIERS :

à la découverte de 40 poètes



- *HÉSIODE –VIII (≈-700)*
- *HOMÈRE –VIII*
- *SAPPHO –VII*
- *VIRGILE -70 +19*
- *HORACE -65 -8*
- *OVIDE -43 +17*
- *ANONYME : trouvères et troubadours*
- *MARIE DE France 2^{ème} moitié du XIIe*
- *RUTEBEUF (avant 1230-1285)*
- *DANTE ALIGHIERI 1265-1321*
- *PÉTRARQUE 1304-1374*
- *CHARLES D'ORLÉANS 1394-1465*
- *FRANÇOIS VILLON (1431-?)*
- *JOACHIM DU BELLAY 1522-1560*
- *LOUISE LABÉ 1524-1566*
- *PIERRE DE RONSARD 1524-1585*
- *FRANÇOIS DE MALHERBE 1555 – 1628*
- *THÉOPHILE DE VIAU 1590 – 1626*
- *PIERRE CORNEILLE 1606-1684*
- *JEAN DE LA FONTAINE 1621-1695*
- *NICOLAS BOILEAU 1636-1711*
- *JEAN RACINE 1639-1699*
- *ALPHONSE DE LAMARTINE 1790-1869*
- *VICTOR HUGO 1802-1885*
- *ALOYSIUS BERTRAND 1807-1841*
- *GÉRARD DE NERVAL 1808-1855*
- *ALFRED DE MUSSET 1810-1857*
- *CHARLES BAUDELAIRE 1821-1867*
- *STÉPHANE MALLARMÉ 1842-1898*
- *PAUL VERLAINE 1844-1896*
- *ARTHUR RIMBAUD 1854-1891*
- *GUILLAUME APOLLINAIRE 1880-1918*
- *PAUL ÉLUARD 1895-1952*
- *ANDRÉ BRETON 1896-1966*
- *LOUIS ARAGON 1897-1982*
- *FRANCIS PONGE 1899-1988*
- *JACQUES PRÉVERT 1900-1977*
- *LÉOPOLD SEDAR SENGHOR 1906 -2001*
- *AIMÉ CÉSAIRE 1913-2008*

MYTHOLOGIE



APOLLON & LA LYRE



Apollon ou Phébus, dieu grec du Jour, personnification du Soleil, symbole la lumière civilisatrice; divinité tutélaire des arts et des lettres.

Il est aussi le dieu de *l'enthousiasme* (de l'inspiration par les dieux), de la *musique* et de la *poésie* (l'une n'allant jamais sans l'autre à l'époque antique).

Caractérisé par le chiffre *7* qui le renvoie aux sept notes de la gamme, Apollon est le *dieu de l'harmonie* qui se construit à partir de ses éléments opposés et du rythme conquis sur le désordre du monde.

Fronton de l'Opéra Garnier, Paris.





L'Inspiration du Poète, Nicolas Poussin, 1629-1630.

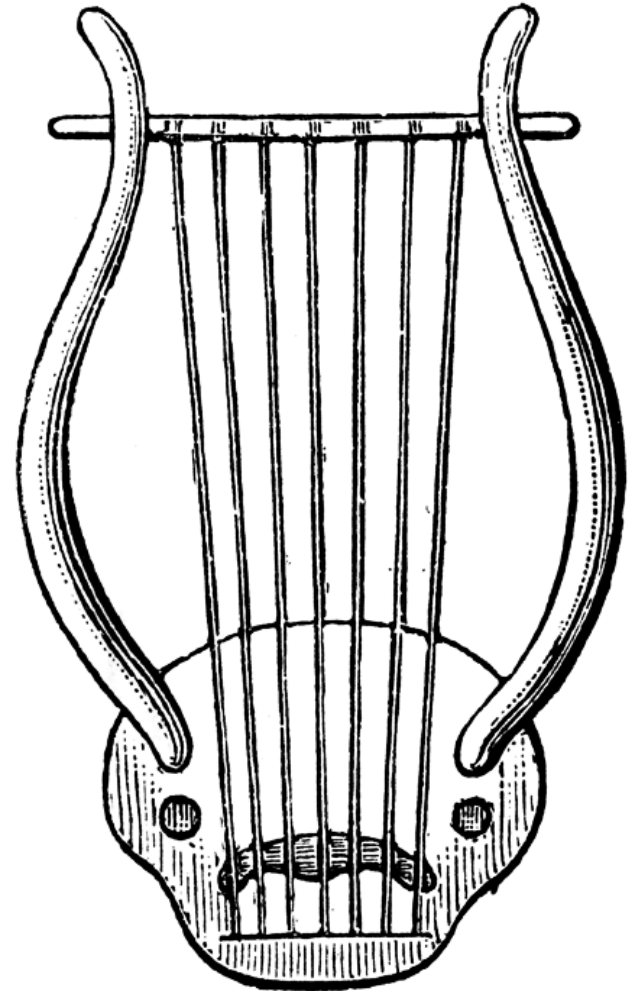
LYRE



Selon la mythologie grecque, le jeune dieu Hermès, fils de Zeus et messager des dieux créa la lyre à partir **d'une grande carapace de tortue** qu'il perça pour y fixer des roseaux d'où partaient **sept** cordes en boyaux de brebis ; l'ensemble était recouvert d'une peau de bœuf et se jouait avec un plectre.

Hermès céda ensuite sa lyre à Apollon.

La **lyre** est l'attribut **d'Hermès**, son inventeur, **d'Apollon** musagète, **d'Orphée**, d'Érato, muse de la poésie lyrique et par extension du poète lyrique.



Le poète mythique à la voix de miel : *Orphée*



*Jeune fille thrace portant la tête
d'Orphée Gustave Moreau 1865*



*Orphée ramenant Eurydice des enfers,
Camille Corot, 1861*

Doué d'une **voix merveilleuse**, que les Grecs connotent par le miel, Orphée est un poète mythique, le maître exemplaire de la parole chantée. Il charme, il séduit les hommes, des plus musiciens aux plus sauvages, et aussi les plantes, les animaux les plus féroces, jusqu'aux pierres.

Apollon offrit une **lyre** à Orphée. Les muses l'initièrent et, bientôt, Orphée joua divinement bien de cet instrument : les tempêtes s'apaisent, la mer se calme, les bêtes fauves, les rochers même, les arbres le suivent, et tous demeurent sous le charme magique de son art. Lors de la construction d'un bateau qui se fait avec l'aide d'Athéna, Orphée utilise sa lyre pour convaincre les arbres de se prêter de bonne grâce à la fabrication de la nef Argo (Les Métamorphoses d'Ovide, Livre vii). De la même manière, il vainc le chant des sirènes lors de son voyage avec les Argonautes.

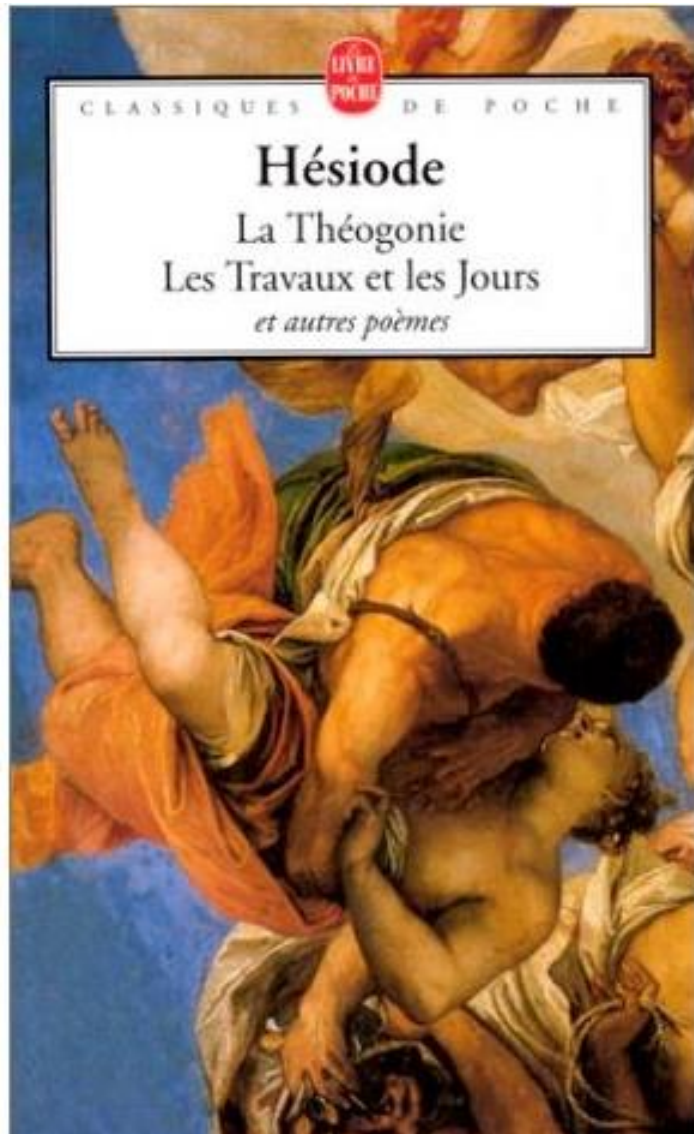
Mais l'épisode le plus remarquable, qui va causer la perte d'Orphée est celui qui concerne sa femme, **Eurydice**. Une morsure de serpent l'a tuée. Orphée, fou de douleur, descend dans l'Hadès. Le roi éponyme, Perséphone, sa femme et les ombres des morts sont enchantés par sa musique. Ils acceptent qu'Eurydice repartent mais à condition qu'Orphée ne se retourne pas vers elle durant le voyage. Il oublia cette recommandation, se retourna et vit Eurydice disparaître à jamais.

ANTIQUITÉ



- *HÉSIODE –VIII (≈-700)*
- *HOMÈRE –VIII*
- *SAPPHO –VII*
- *VIRGILE -70 +19*
- *HORACE -65 -8*
- *OVIDE -43 +17*

HÉSIODE – VIII (≈-700)



*Hésiode et la
Muse, Gustave
Moreau, 1891*

*THÉOGONIE
1022 vers*

*TRAVAUX ET
LES JOURS
828 vers*



HOMÈRE -VIII



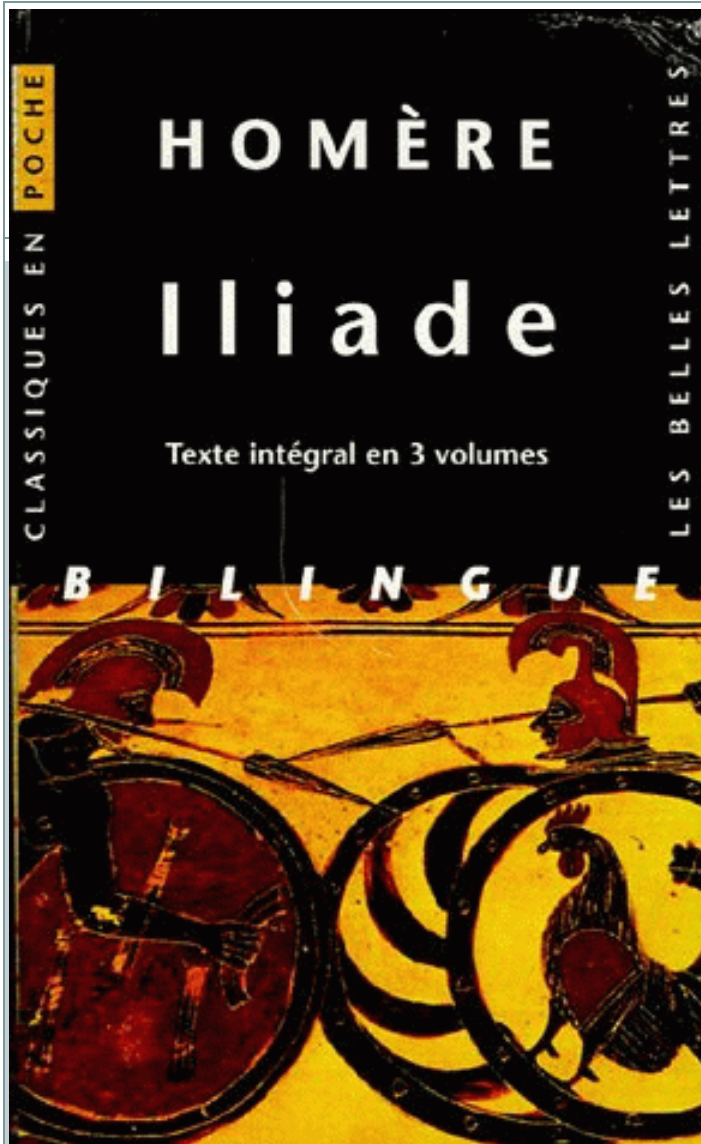
Homère et son guide, par William Bouguereau (1874)

*Homère : **aède** (poète) de la fin du VIII^e siècle av. J.-C.*

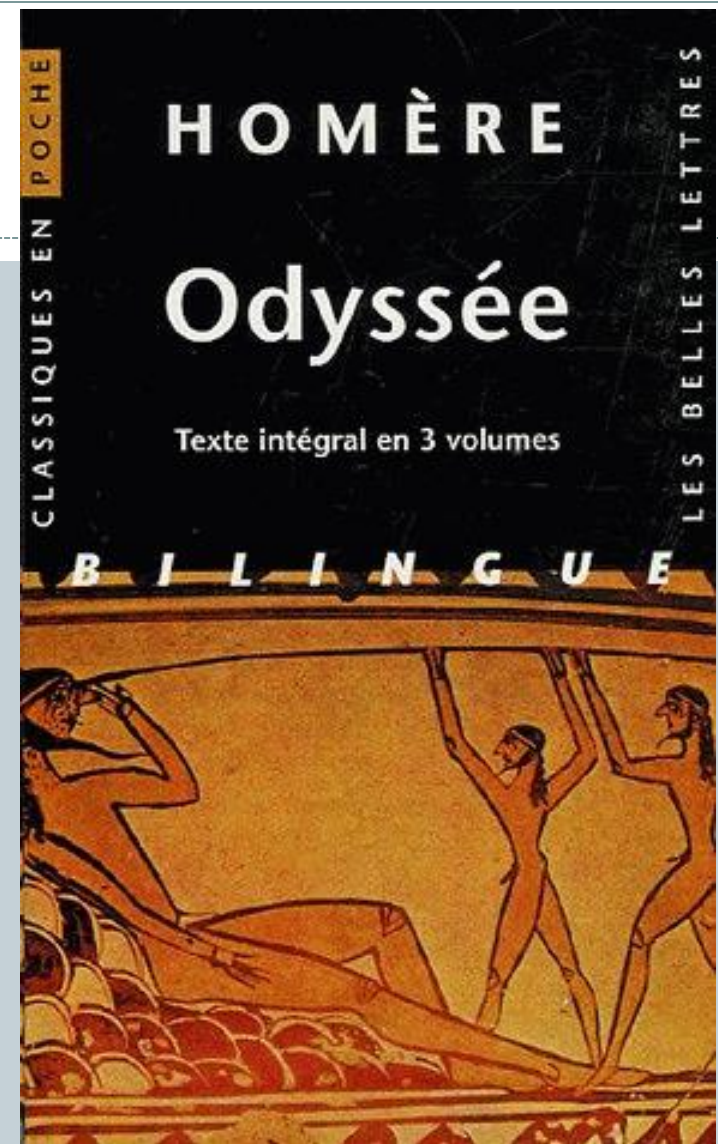
On lui attribue les deux premières œuvres de la littérature occidentale : l'Iliade et l'Odyssée. Il était simplement surnommé « le Poète par les Anciens ».

Auguste Leloir, Homère, 1841





ILLIADE 15 337 vers en 24 chants



ODYSSÉE 12 109 vers en 24 chants

SAPPHO -VII



Sappho de Lesbos, John William Godward, 1904.



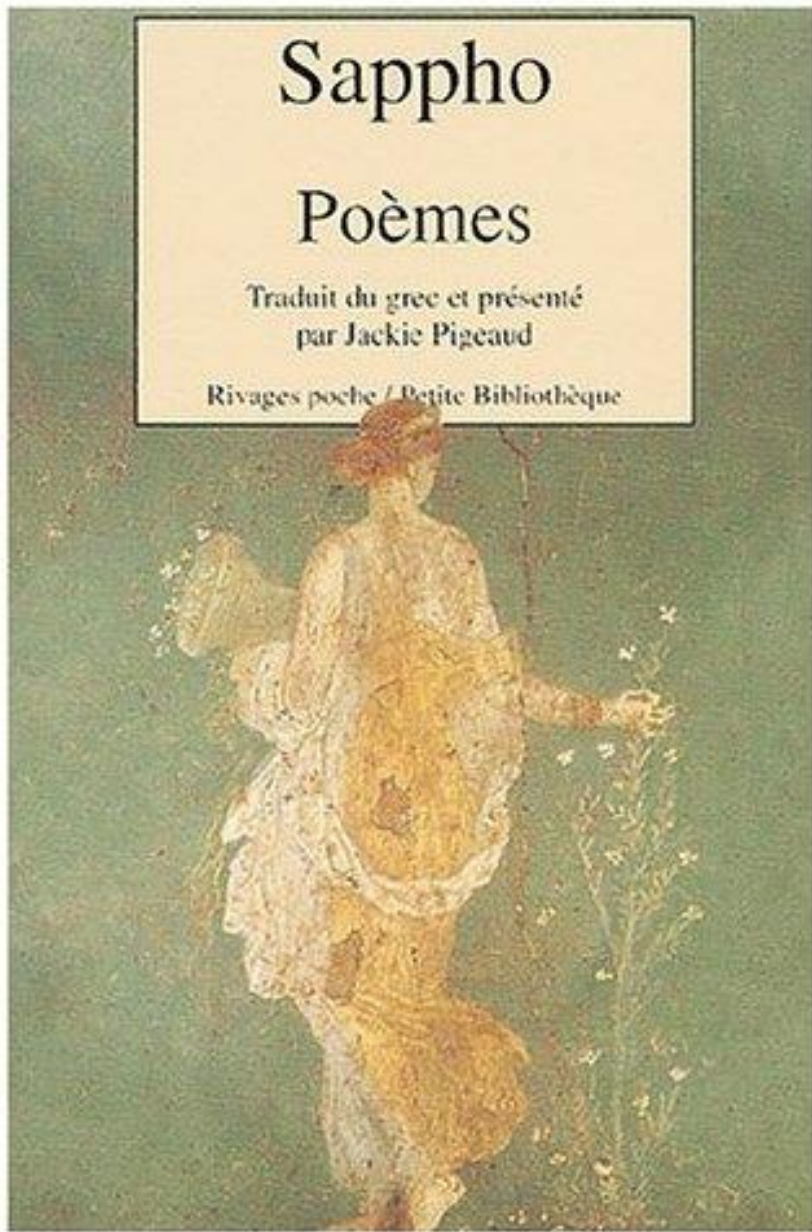
Sappho et Alcée, Lawrence Alma-Tadema (1881)

Sappho

Poèmes

Traduit du grec et présenté
par Jackie Pigeaud

Rivages poche / Petite Bibliothèque



S A P P H O
L E D É S I R



arlea



MAHÂBHÂRATA -IVe



*Le Mahābhārata : épopée sanskrite de la mythologie hindoue, analogue par sa taille (plus de **120 000 strophes**) et sa portée religieuse à la Bible.*

*Il est souvent considéré comme le plus grand poème jamais composé. Il comporte pas moins de **250 000 vers** — **quinze fois plus que l'Iliade** .*

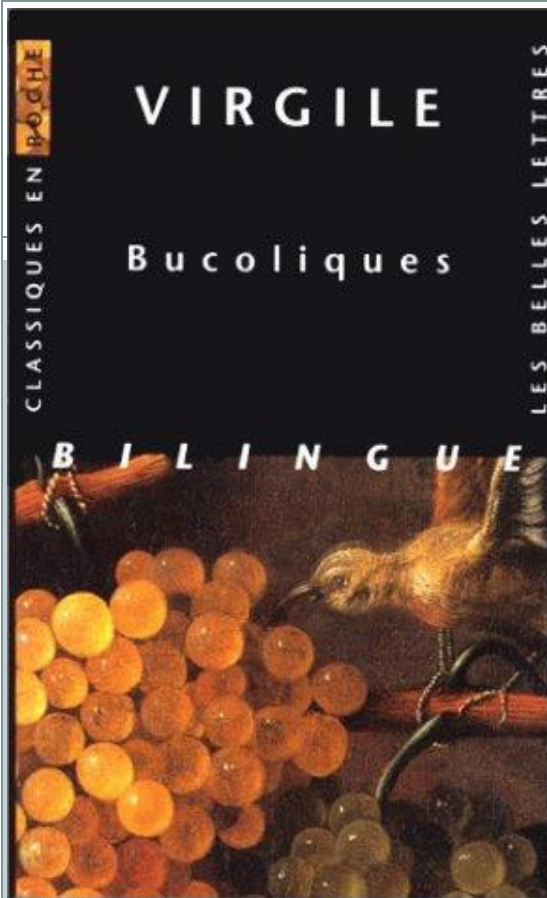
C'est une saga mythico-historique, contant des hauts faits guerriers qui se seraient déroulés environ en 2 200 ans avant J.C.

VIRGILE -70 +19

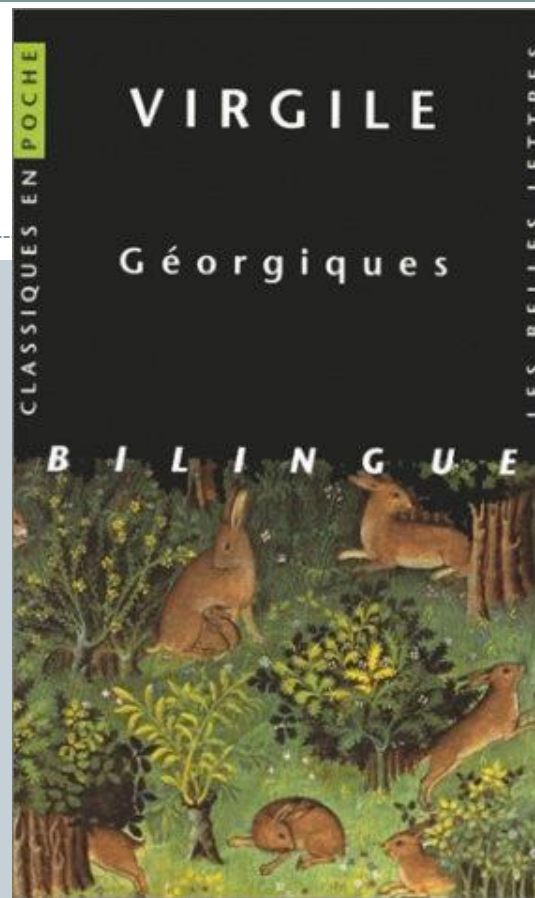


Gravé par F. Bost.

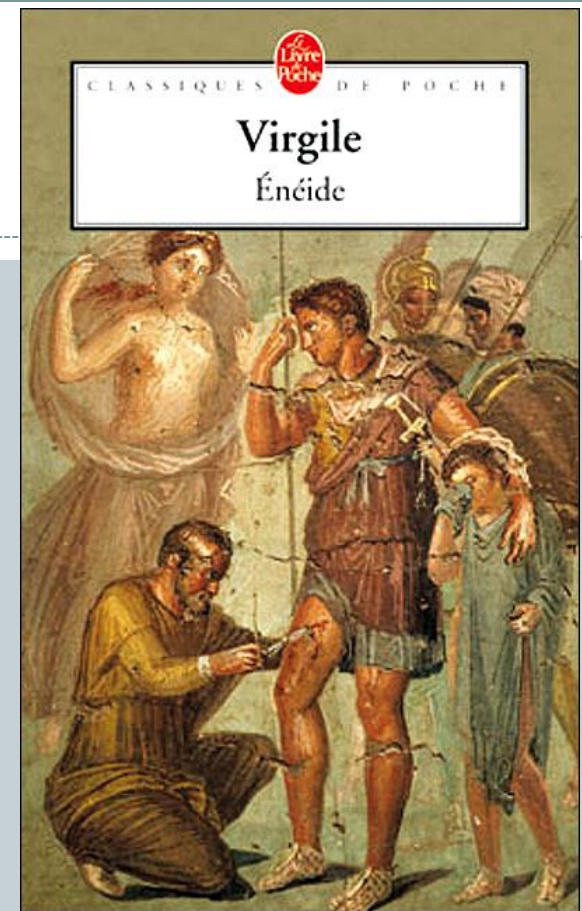




BUCOLIQUES -37

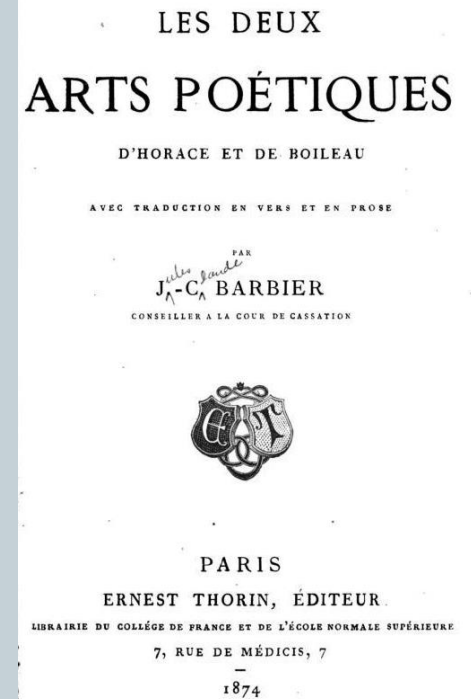
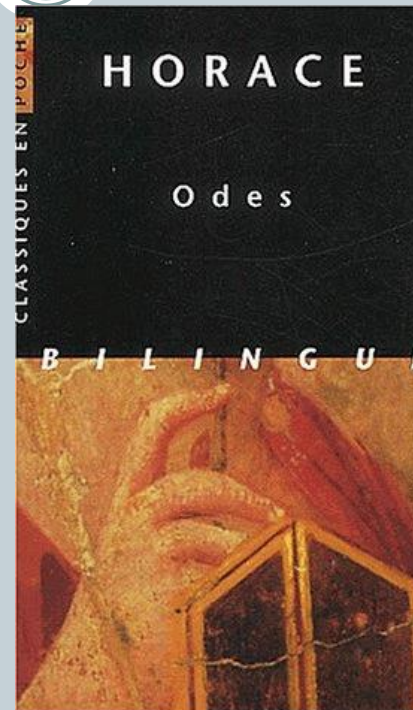
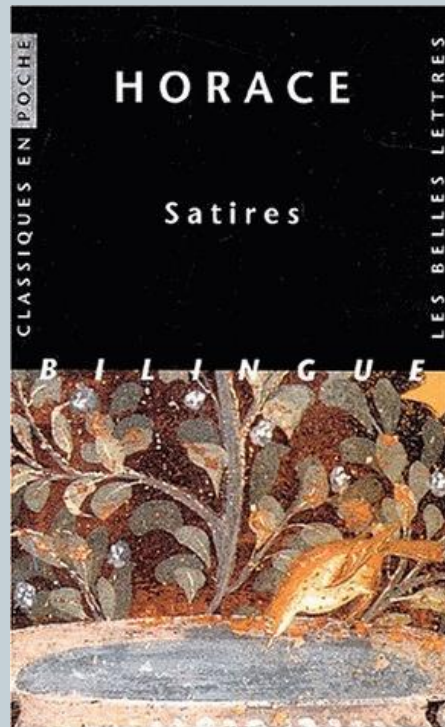
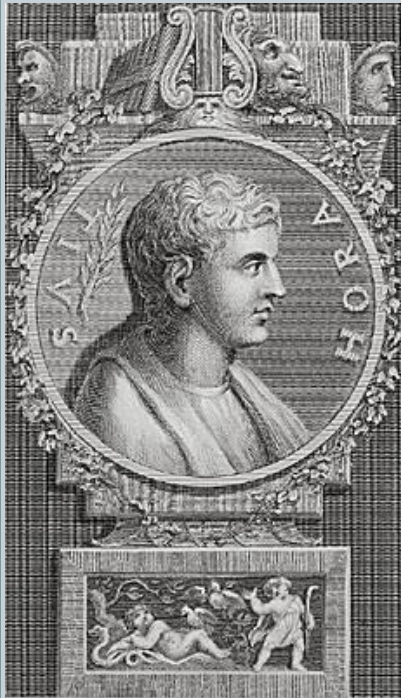


GÉORGIQUES -28



*ENEIDE -29 -19
environ 10 000 vers
12 chants*

HORACE -65 -8



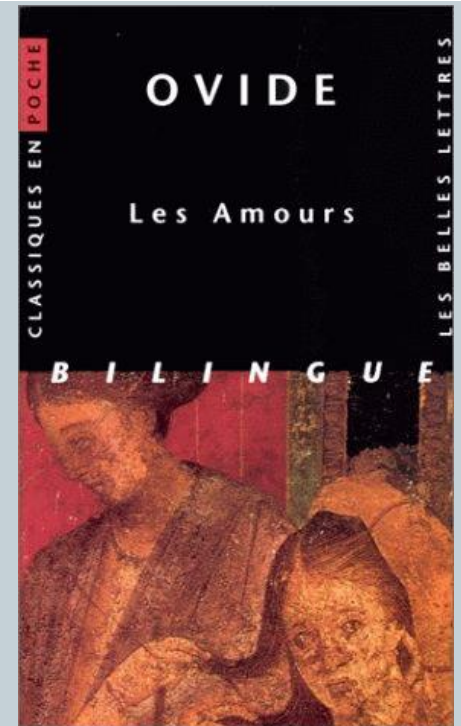
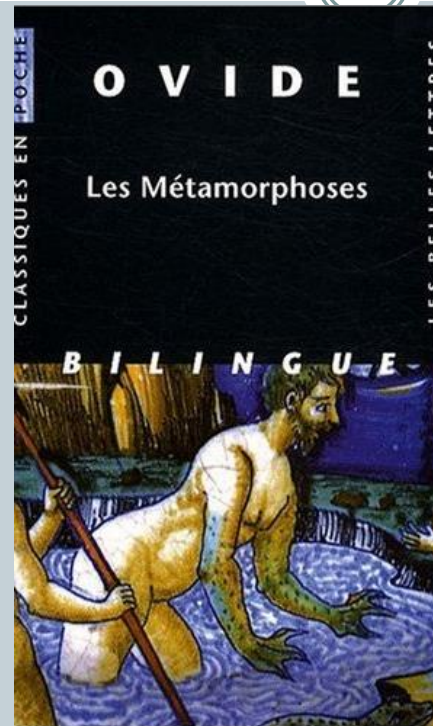
SATIRES -35 -29

ÉPODES -29

–ODES -23 +7?

ÉPITRES -19 +13

OVIDE -43 +17



MÉTAMORPHOSES +1? Environ 12 000 vers

LES AMOURS -15

LES HÉROÏDES, L'ART D'AIMER, LES FASTES, LES TRISTES, LES PONTIQUES, ÉPÎTRES, LES HALIEUTIQUES, L'IBIS, LE NOYER, ÉPIGRAMMES SUR LES AMOURS ET LES MÉTAMORPHOSES,

MOYEN AGE



- *ANONYME : trouvères et troubadours*
- *MARIE DE France 2^{ème} moitié du XIIe*
- *RUTEBEUF (avant 1230-1285)*
- *DANTE ALIGHIERI 1265-1321*
- *PÉTRARQUE 1304-1374*
- *CHARLES D'ORLÉANS 1394-1465*
- *FRANÇOIS VILLON (1431-?)*

ANONYME



Lettres gothiques

LA CHANSON DE ROLAND



Chanson de Roland 4000 à 9000 vers selon les versions

Fin du XIe :

*poème épique et **chanson de geste***

chanson de geste : récit versifié (un long poème) en **décasyllabes** ou, plus tardivement, en alexandrins, assonancés regroupés en laisses, (longues strophes de taille variable) relatant des **épopées légendaires héroïques** mettant en scène les **exploits** guerriers de rois ou de chevaliers, remontant aux siècles antérieurs.

Le **geste**, du latin gesta, est ici à comprendre comme « **action d'éclat accomplie** ».

Carles breis noltre empereur
 Set auz tuz pieus ad effeiz en sa sp. r. q.
 Resquer l'amer equis la r. e. d. r. e.
 S. i ad castel ki denant lui remaigne
 O. ur ne cret m. est remes a. r. m. re.
 F. orf sarragone ki est en t. m. e. r. e.
 L. ierf marsilie la t. r. e. t. ki den ne. l. m. e.
Labimec fere. i. apollin recheuer
 F. es port guarber q. mals nell ac. r. e. n. e. d. e.
 I. ierf marsilie effeiz en sarragone.
 A. lex en i. enun uenger sor tumb. r.
 S. ur un prin de marbre blai seculche.
 E. nurun lui plus deunt m. l. e. h. m. e.
 L. l en apeles. i. f. e. s. d. a. r. i. f. e. s. e. n. t. e.
 A. e. f. e. n. s. q. u. e. l. p. e. c. h. i. e. n. e. s. e. n. t. e.
 I. i. p. e. l. c. a. r. l. e. s. d. e. f. i. a. n. e. d. u. i. e.
 E. n. e. s. t. v. a. s. t. r. o. f. i. e. n. n. u. r. e. n. f. u. n. d. e.
 I. o. n. e. n. a. i. o. f. t. q. b. a. t. a. i. l. l. e. h. d. u. n. d. e.
 H. e. n. t. e. l. g. e. n. e. k. i. l. a. s. u. e. d. o. r. n. p. e.
 E. n. t. e. l. e. z. m. e. i. e. n. p. e. m. i. f. a. u. t. e. u. n. n. e.
 S. u. n. e. g. n. a. r. i. s. e. z. d. e. m. o. r. t. d. e. h. u. n. t. e.
 H. i. a. d. p. a. i. e. n. k. e. u. n. f. u. l. m. o. r. n. e. s. t. o. r. d. e.
 F. o. r. f. b. l. a. n. c. a. n. d. r. i. n. s. d. e. c. a. t. t. e. l. d. e. n. t. e. n. d. e.
Blancandrins fur des plus surs. i. p. a. i. e. n. s.
 D. e. u. a. s. s. e. l. a. g. e. f. i. r. c. a. f. e. r. c. h. e. n. a. l. e.
 P. r. e. d. o. m. i. o. u. r. p. u. r. f. u. n. s. e. i. g. n. u. r. a. i. d. e. r.
 E. d. i. s. t. u. l. e. z. o. n. n. e. u. n. i. f. i. n. a. i. e.
 M. a. n. d. e. z. c. a. r. l. u. n. a. l. o. g. u. i. l. l. u. s. a. l. f. i. e.



*CARLES li reis, nostre emperere magnes,
Set anz tuz pleins ad estet en Espagne :
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
N'i ad castel ki devant lui remaigne ;
Mur ne citet n'i est remés a fraindre,
Fors Sarraguce, ki est en une muntaigne.
Li reis Marsilie la tient, ki Deu nen aimet.
Mahumet sert e Apollin recleimet :
Nes poet garder que mals ne l'i ateignet.*

- *LE roi Charles, notre empereur, le Grand,
sept ans tout pleins est resté dans
l'Espagne : jusqu'à la mer il a conquis la
terre hautaine. Plus un château qui devant
lui résiste, plus une muraille à forcer, plus
une cité, hormis Saragosse, qui est dans
une montagne. Le roi Marsile la tient, qui
n'aime pas Dieu. C'est Mahomet qu'il sert,
Apollin qu'il prie. Il ne peut pas s'en
garder : le malheur l'atteindra.*

Lettres gothiques

POÉSIE LYRIQUE LATINE DU MOYEN ÂGE



Lettres gothiques

LA CHANSON DE GUILLAUME



Chanson de Guillaume XIIe





TROUVÈRES



Langue
d'Oïl



Langue
d'Oc

TROUBADOURS

Lettres gothiques

CHANSONS DES TROUVÈRES



*Troubadour : compositeur, poète, et musicien médiéval de langue **d'oc**, qui interprétait ou faisait interpréter par des jongleurs ses œuvres poétiques dans les cours seigneuriales méridionales entre le XIIe siècle et le XIIIe siècle.*

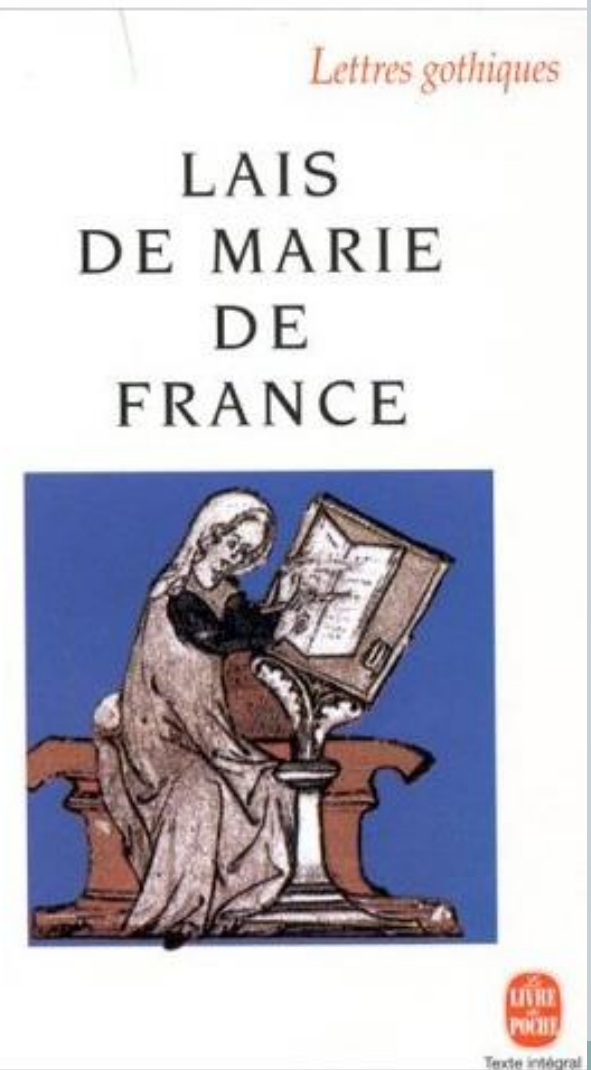
*Trouvères : équivalents en langue **d'oïl** au nord de la France.*

*Leurs noms dérivent du verbe occitan "trobar" et, par un autre biais, du verbe latin "tropare" et du mot "tropus" ou "trope", qui signifient globalement **trouver, inventer**, et "figurer" en musique, c'est à dire composer.*

MARIE DE France 2^{ème} moitié du XIIe



*Fin du XII.
12 courts récits poétiques en anglo-normand qui
glorifient l'amour courtois.
Les lais sont octosyllabiques.*



an h cheuaut lempire aguste de chalant
 an reuente ore laque q' nauoit fait deuat
 an alauite nune lempire outre noant
 an le neuu. h. baur a he a roant
 an descendi p' dedui vne espine
 an cheual aplanoie le cost a la crine
 an les sont les aunes de la seie yuoune
 an empereres de rōme les la rine chemine
 an deduit repaire oia gent encreine
 an long voit son neuu mais n'est sō couuine
 an stamē lōnt rei chascū a aduine
 an dist q'ul est saūne laūre el hēstine
 an dist h dūe namies q' iouste lui sachine
 an bāud. vōt mēe tel v' d'ien pleine
 an uant h rōt lōtendi iustis a lui ne fine
 an mēe ce dist h rōt fait aue aarine
 an uest dōit h estū a lāūte pūmerine
 an dist bāud. ne mē pōtes aierine
 an la son panellō deie cele sapine
 an la maīre dame q' est de frāche orine
 an samour passai rine q' court de gnt rāune
 an moillie com iē fu māsīt sōus sa courtine
 an h mōit dōit pūstier son sēst a sa dōtine
 an amour de ceant de frāce en son cuer en rāine
 an destrier h rōnā si blanc q' me vne hūme
 an our adant dāleue chāy barbe souuue
 an a de vōstre guette la pūmerine estrine
 an alanc h būsai p' dēdēt la poitrine
 an rōt reuente as saūne alēque a cērine
 an saūne a. sōudam lōt lāūst en rāine
 an mēchaucierent saūne a lōt gēst sarrāine
 an dē col mē rōuēt sa tāge beluōsine
 an spārier mē couuēt p' mī la p'fūndine
 an mī lūo saluer pūcele ne mēchūne
 an mē dist hūm. a nāstier pāst hāyue
 an emperere le bāst a h rāllēst lēchūne
 an mē dist lemperees entēdes mō talent
 an vūst sātē sēur vōst. i. mīen omandement
 an est rē q' ie vūst tēstēt cētāment
 an plus ne pāst rine car ie le vōst dēstēt
 an plus pāst sēur mō dēuement
 an sōies astūr dāuō mō mātānt
 an vūst chāstrier a bīst mōst cōuētēt
 an est par vāst lāges dēpēndre hāntement

n pūcti tēstēt a sōl cēst q' a enpētēt
 une fōst enchēt bīen. sōle est al q' sātēt
 il lēndōie adēst cheuōt sātāment
 ar de sōle enpētēt a sātāne vāment
 il en chēt bīen a vū. il en mēchēt a cēt
 b rāst nīes or vōst sōuūēgnē de a chātōient
 ar se mē vōlēs cōrē ie vōst en cōuētēt
 h Amcōst. i. an pāst ou plus pōchāment
 v oust fēst cōrōmēt a sēbīle aū cōst gēst
 v oust aut dōnēt a sēstē se dēst le mē cōstēt
 b aūst. lēn mērac apōnt a sēstēt
 c oīn al q' mīst ēst pāst de vōn en sātāment
 p rāst dīst en cēt sēst dēst bāstēt a cōuētēt
 p dēst ie nēl lāuōie pōst lōt de bōuētēt
 ar ie ne pāst rine ne pūcti ēstēt aūcētēt
 p oust rēuōst cēst q' aū mīen ēstēt
 c st de bōntē rāst de bāntē en sātēt
 an rōie oī lempere q'ēt sōn neuu en māne
 an dōst cōst dēstāner sū la pūmēt pāne
 p rāst dēst dēst de hū a bāntē tātēt en rāne
 p rōute lōst pōlēt dōst neuu hūm.
 ar a sātēt oust rine la iōst pūmerine
 a adān dāleue abātē en la plāne
 a sōndēstēt cōst plus blāc q' vne lāme
 a sēbīle bāstē dēst sōn tēst dēstāne
 h e dīst dīst hūst alāntē com a sātēt vēle ēstāne
 a u sōuēt ēst a sēst nōstē emperere māne
 c nōstēt hū si bāst si pūmēt a sēdēstāne
 a tātēt ēst. i. mēstāge sōt. i. dēstēt aūstāne
 d ēstēt hērbēt dōst nū rēuōst sa vōie plāne
 d ēuātēt le tēst rōst dēstēt en lāne
 l e rōt lōstēt sātē de sēst la lōntāne
 ar rānt h rōst sōt nōmēt dēuōst hū lāntē
 c il se tātēt enuēt hū q' de dīst se pāne
 p rāst h bāstē lēstēt dōst sa cēt ēstōst sātē
 s ēst dīst en lōstēst tēst pāstē sōuātē
 ar aūst sū cōuētēt a sātēt aūstēst vāntē
 l rōst lōstēt de sēst ēstāntē le sēst
 pūst le sōmāntē a hū. i. sēst clēst odīnēl
 a ēst bāst la cēt a dēstōstē la pēl
 s ne ce dīst h clēst sādōstē le vōst ēspēl
 l a rōstē de sēst sēst bēstētē le dāntēl
 l emperere de rōme sātē de nōuētēl
 a pūst le rōt lōstēt q' lēstōst dāntēl

RUTEBEUF (avant 1230-1285)



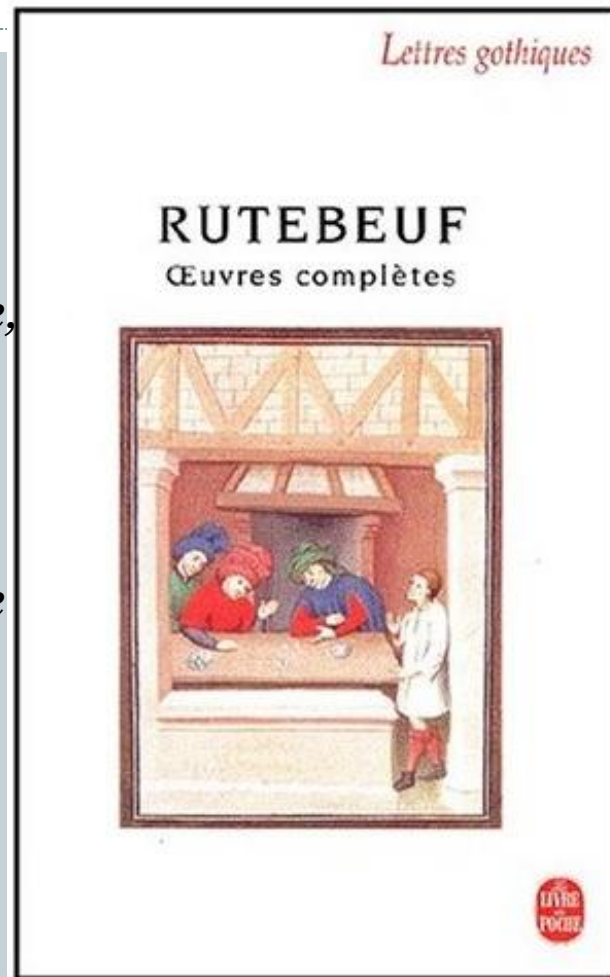
Jongleur avec une formation de clerc (il connaissait le latin).

Son œuvre rompt avec la tradition de la poésie courtoise des trouvères, comprend des hagiographies, du théâtre, des poèmes polémiques et satiriques envers les puissants de son temps.

Rutebeuf est aussi un poète « personnel », l'un des premiers à nous parler de ses misères et des difficultés de la vie.

Vers célèbres : Poèmes de l'infortune : « Que sont mes amis devenus, que j'avais de si près tenus, et tant aimés ... »

Les poèmes de Rutebeuf ont inspiré Léo Ferré qui a assemblé plusieurs bribes de poèmes de l'auteur pour en faire une chanson qu'il a appelée Pauvre Rutebeuf.



[illegible][illegible]

LA COMPLAINTE RUTEBEUF



Que sont mi ami devenu
Que j'avoie si pres tenu
Et tant amé ?

Je cuit qu'il sont trop cler semé;
Il ne furent pas bien femé,
Si ont failli.

Itel ami m'ont mal bailli,
C'onques, tant com Diex m'assailli
En maint costé,
N'en vi un seul en mon osté.
Je cuit li vens les a osté,
L'amor est morte.

Ce sont ami que vens enporte,
Et il ventoit devant ma porte
Ses enporta.

*Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés?*

*Je crois qu'ils sont trop clairs semés,
Ils ne furent pas bien semés
Et sont faillis.*

*De tels amis m'ont mal bailli,
Car dès que Dieu m'eut assailli
De maint côté,
N'en vis un seul dans mon hôtel.
Je crois, le vent les a ôtés,
L'amour est morte,*

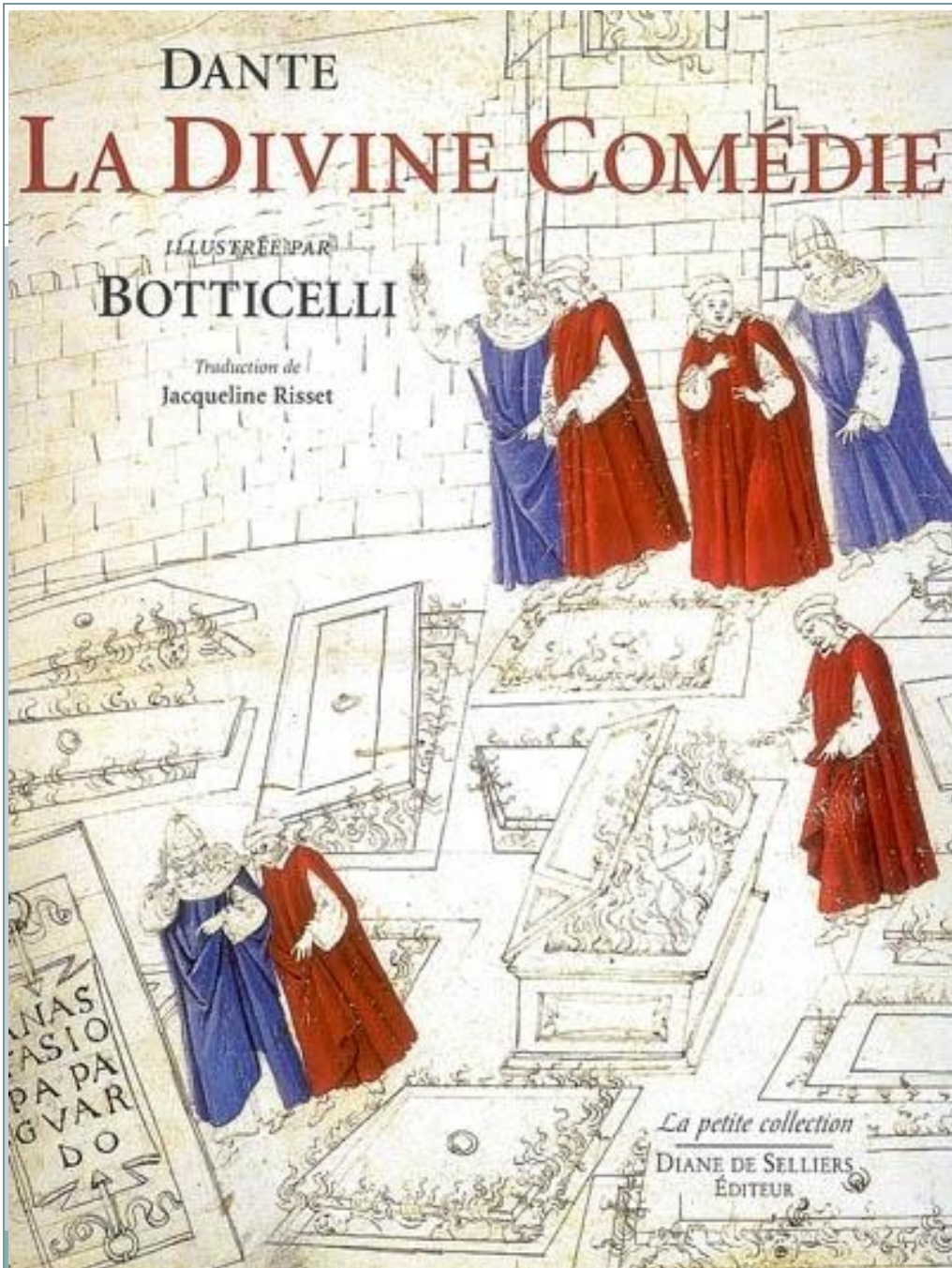
*Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte.*

DANTE ALIGHIERI 1265-1321



Dante et Virgile visitent l'Enfer, William Bouguereau, 1850.





DIVINE COMÉDIE 1308-1321

Ce poème décrit la descente de Dante aux Enfers, puis le passage par le Purgatoire et enfin son accession au Paradis, pour terminer par son union à Dieu.

*Dante fait référence explicite à **l'Énéide** et à l'Apocalypse de Paul, les deux textes antiques les plus connus de "voyage" de ce type.*

PÉTRARQUE 1304-1374



366 poèmes consacrés à son amour intemporel : *Laure*, que Pétrarque aurait aperçue le 6 avril 1327, dans l'église Sainte Claire à Avignon.

Cette œuvre est à la fois une auto-contemplation et une méditation autour de l'image de l'aimée, qui devient une figure idéale. Le canzoniere se présente tantôt comme une élégie passionnée, tantôt comme une confession des états d'âme du poète.

PÉTRARQUE

Canzoniere

Préface de Jean-Michel Gardair



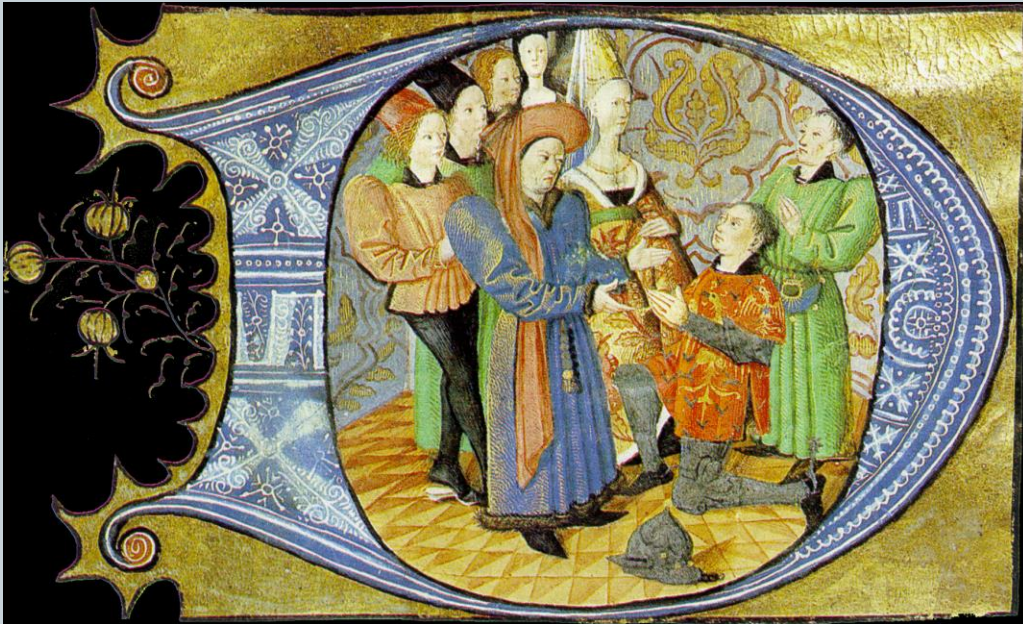
nrf

Poésie / Gallimard

CHARLES D'ORLÉANS 1394-1465



Charles d'Orléans reçoit l'hommage d'un vassal



Prince français, connu surtout pour son œuvre poétique réalisée lors de sa longue captivité anglaise (25 ans) suite à la débâcle d'Azincourt, le 25 octobre 1415, où il est fait prisonnier et emmené en Angleterre. Sa libération est conditionnée par le paiement d'une rançon.

Lettres gothiques

Charles d'Orléans
BALLADES
ET
RONDEAUX



Que le boonsa se pafme de doulours
 Quant se l'istien se die par desconfou
 Et les malice desirer ma mort
 Et le mure puele car par puele su deau
 Et le mon tmeu quay mement pedde
 Et le se deet qui amse mon cuer blisse
 Venes auant partur mon desroge
 Car murele me vult toue a dy comp monore
 Que longuement en desape languir
 Peronnez bi mon cuer est pue et de
 Au diu d'auoir pue vout deat elat
A dont se cheu auo pue d'auoir malade
 Et sembla mort tant en l'oculieu fade
 Et ma p'auoir se d'auoir a p'ue
 Infant infant tu as b'oum d'uy p'ue
 Et semble b'ou p'ue ta far p'ue
 Que tu se p'ue tose d'ue malade
 Peronne que tu p'ue se p'ue
 Que me fut p'ue que se p'ue se p'ue
 Et maintenant amse p'ue p'ue
 Tu se d'auoir p'ue p'ue p'ue

Ou est bon cuer p'ue le p'ue a
 Ton cuer ou p'ue est bi b'ue p'ue
 Et m'ue adme tu d'ue auo p'ue
 Et d'ue qu'au b'ue te p'ue
 Et amse p'ue ta aban a
 P'ue tose p'ue p'ue p'ue p'ue
 Et auo p'ue m'ue de tose p'ue
 Et tu m'ue auo te d'ue
 Et auo m'ue p'ue que tu p'ue p'ue
 Et est le m'ue que p'ue le m'ue p'ue

A m'ue d'ue p'ue p'ue p'ue

Le Temps a laissé son manteau



*Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vestu de brouderie,
De soleil luyant, cler et beau*

*Il n'y a beste ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie ;
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.*

*Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livree jolie,
Gouttes d'argent d'orfaverie,
Chascun s'abille de nouveau:
Le temps a laissé son manteau.*

FRANÇOIS VILLON (1431-?)





Lettres gothiques

VILLON
Poésies
complètes



La fin du grāt testament: du coz
d'icelle: du iargon/ & des ballades

Scensuit le petit testamēt maistre
francops villon
Lay mil quatre cinquante sig
Je francois villon escollier:
Considerant de sens rassis
La fraim aux dens franc au collier:
Quon doit ses eūres employer
L'oume degece se racompte:
Sage rômain grant conseillier
Du autrement il se mesconte

En ce temps que iay dit deuant:
Sur le noel morte saison
Que les loups viuent de vent
Et quon se tient en sa maison
Pour les frimas pres du tison
Ne vint doulente de briser
La tresamoureuse prison
Qui faisoit mon cuer debaiser:

Je le feis en telle facon
Doyant celle deuant mes penz
Consentant a ma deffacon
Sans ce que ia luy en fust mienz:
Dôt ie dueil & plains auz cienz
En requerent d'elle vengeance
A tous les dieux venerieuz
Et du grief damours aliége.

Ballade des pendus

- Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les cœurs contre nous endurciz,
Car, se pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tost de vous merciz.
Vous nous voyez cy attachez cinq, six
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça devoree et pourrie,
Et nous les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie :
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre!

Se frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir desdain, quoy que fusmes occiz
Par justice. Toutesfois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas le sens rassiz;
Excusez nous, puis que sommes transis,
Envers le filz de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infemale fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

La pluie nous a débuez et lavez,
Et le soleil desséchez et noirciz:
Pies, corbeaulx nous ont les yeulx cavez
Et arraché la barbe et les sourciz.
Jamais nul temps nous ne sommes assis;
Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oiseaulx que dez à couldre.
Ne soyez donc de nostre confrarie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A luy n'avons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'a point de mocquerie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.



Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez pas vos cœurs durcis à notre égard,
Car si vous avez pitié de nous, pauvres,
Dieu aura plus tôt miséricorde de vous.
Vous nous voyez attachés ici, cinq, six:
Quant à notre chair, que nous avons trop nourrie,
Elle est depuis longtemps dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poussière.
De notre malheur, que personne ne se moque,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre!

Si nous vous appelons frères, vous n'en devez
Avoir dédain, bien que nous ayons été tués
Par justice. Toutefois vous savez
Que tous les hommes n'ont pas l'esprit bien rassis.
Excusez-nous, puisque nous sommes trépassés,
Auprès du fils de la Vierge Marie,
De façon que sa grâce ne soit pas tarie pour nous,
Et qu'il nous préserve de la foudre infernale.
Nous sommes morts, que personne ne nous tourmente,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre!

La pluie nous a lessivés et lavés
Et le soleil nous a séchés et noircis;
Pies, corbeaux nous ont crevé les yeux,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais un seul instant nous ne sommes assis;
De ci de là, selon que le vent tourne,
Il ne cesse de nous ballotter à son gré,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à couldre.
Ne soyez donc de notre confrérie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre!

Prince Jésus qui a puissance sur tous,
Fais que l'enfer n'ait sur nous aucun pouvoir :
N'ayons rien à faire ou à solder avec lui.
Hommes, ici pas de plaisanterie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre.

Ballade Des Dames du Temps jadis

*DICTES moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Rommaine;
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine;
Echo, parlant quand bruyt on maine
Dessus riviere ou sus estan,
Qui beaulté ot trop plus qu'humaine?
Mais où sont les neiges d'antan!*

*Où est la tres sage Helloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart à Saint-Denis?
Pour son amour ot cest essoyne.
Semblablement, où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust gecté en ung sac en Saine?*

*Mais où sont les neiges d'antan!
La royne Blanche comme lis,
Qui chantoit à voix de seraine;
Berte au grant pié, Bietris, Allis;
Haremburgis qui tint le Maine,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Englois brulerent à Rouan;
Où sont elles, Vierge souveraine? ...
Mais où sont les neiges d'antan!*

*Prince, n'enquerez de sepmaine
Où elles sont, ne de cest an,
Que ce reffrain ne vous remaine:
Mais où sont les neiges d'antan!*

XVIème siècle



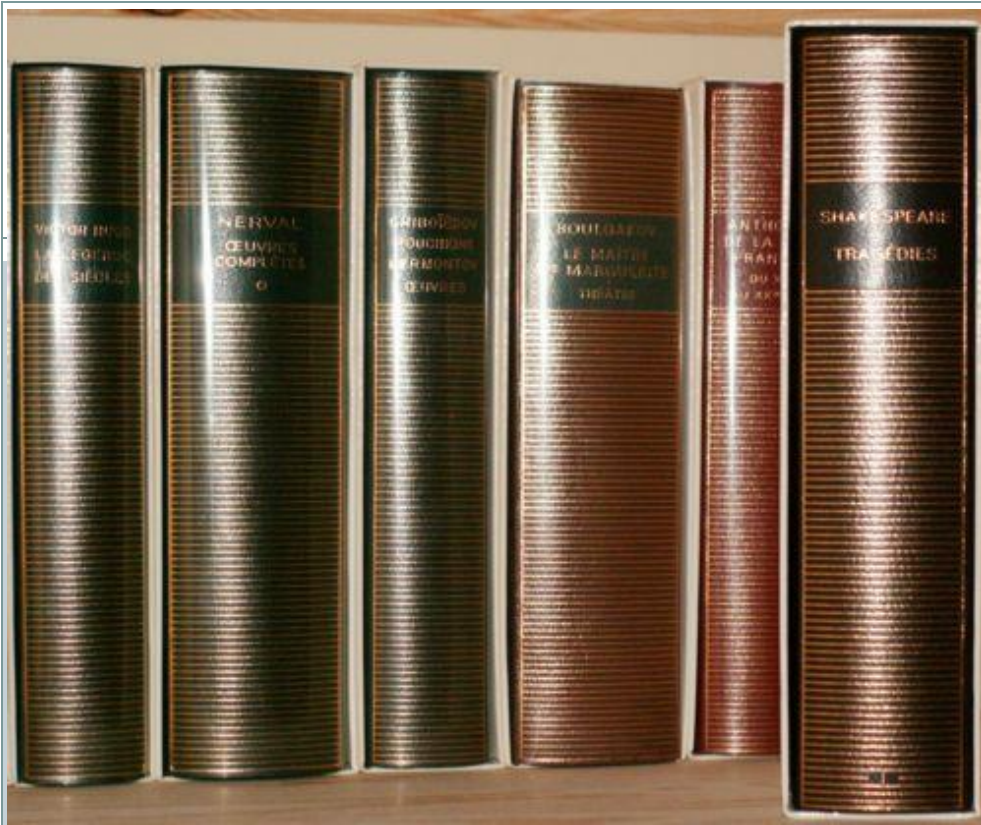
- *JOACHIM DU BELLAY 1522-1560*
- *LOUISE LABÉ 1524-1566*
- *PIERRE DE RONSARD 1524-1585*

LA PLÉIADE

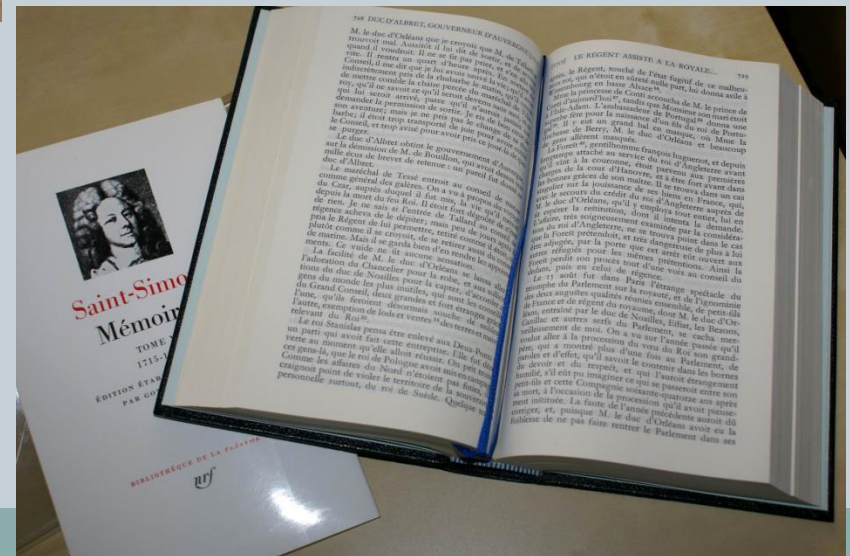


Groupe de 7 poètes français du XVI^e siècle rassemblés autour de **Pierre de Ronsard** et **Joachim du Bellay**. Composé de Jacques Pelletier du Mans, Rémy Belleau, Antoine de Baïf, Pontus de Tyard et Étienne Jodelle, puis de Jean Dorat.

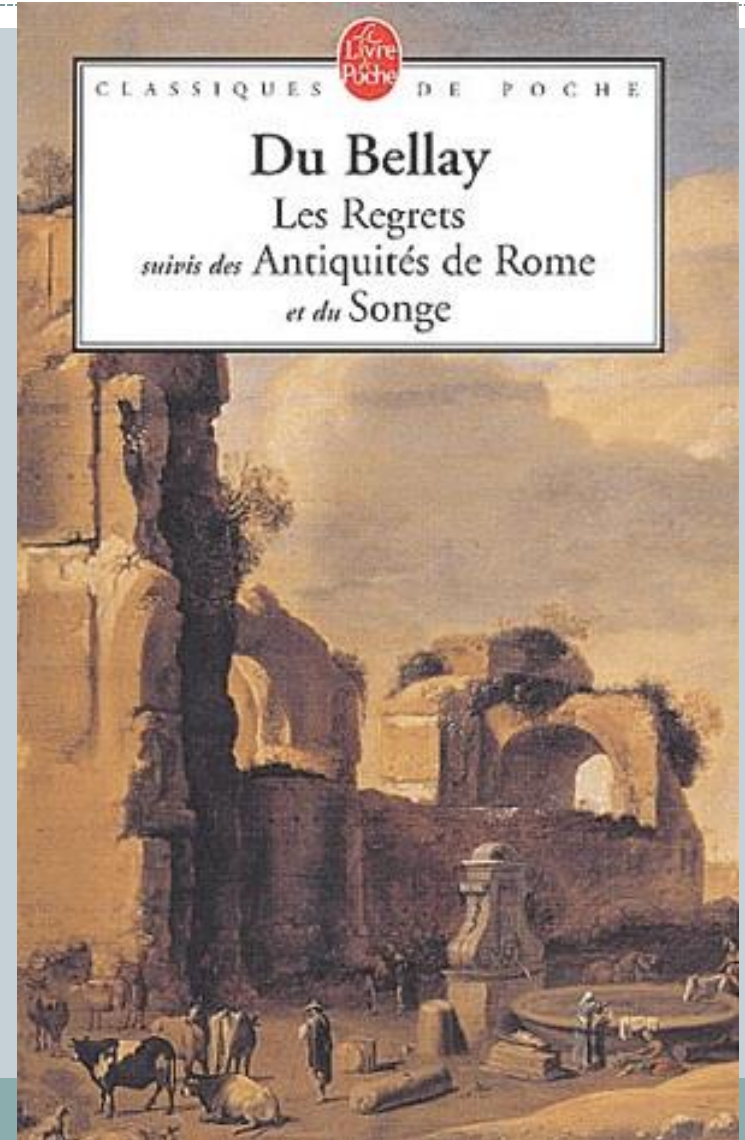
- faire reculer le « Monstre Ignorance » par la diffusion de la culture antique.
- nom de « Pléiade » emprunté à 7 autres poètes d'Alexandrie qui avaient choisi, au III^e siècle, le nom de cette constellation pour se distinguer. À la Renaissance, sept poètes se regroupèrent sous le même nom.
- 1556 Ronsard choisit le mot « Pléiade » pour désigner ce groupe.
- 1549 manifeste : **Défense et illustration de la langue française** de **Joachim Du Bellay**.
- enrichissement de la langue française par des emprunts, la fabrication de néologismes issus du latin, du grec et des langues régionales, le rappel de mots disparus, etc.
- rupture avec les prédécesseurs médiévaux**, ils cherchent à exercer **leur art en français** (« la poésie doit parler la langue du poète »).
- imitation des auteurs gréco-latins**.
- Ils imposent **l'alexandrin**, **l'ode** et le **sonnet** comme des **formes poétiques majeures**
- 4 principaux thèmes de la **poésie élégiaque** : **ton plaintif particulièrement adapté à l'évocation d'un mort ou à l'expression d'une souffrance amoureuse due à un abandon ou à une absence**
 - l'amour,
 - la mort,
 - la fuite du temps
 - la nature.



La Bibliothèque de la Pléiade est une des collections majeures de l'édition française, publiée par Gallimard depuis 1931 qui regroupe plus de 550 volumes, 45 albums et 195 auteurs (hors collectif).



JOACHIM DU BELLAY 1522-1560



*Ie ne ueulx fueilleter les exemplaires Grecs ,
Ie ne ueulx retracer les beaux traictz d'un Horace ,
Et moins ueulx-ie imiter d'un Petrarque la grace ,
Ou la uoix d'un Ronsard, pour chanter mes Regrets
Ceulx qui sont de Phæbus vrais poètes sacrez ,
Animeront leurs uers d'une plus grand' audace :
Moy, qui suis agité d'une fureur plus basse ,
Ie n'entre si auant en si profonds secretz .
Ie me contenteray de simplement escrire
Ce que la passion seulement me fait dire ,
Sans rechercher ailleurs plus graues argumens .
Aussi n'ay-ie entrepris d'imiter en ce liure
Ceulx qui par leurs escripts se uantent de reuiure ,
Et se tirer tous uifz dehors des monumens .*

LES REGRETS 1558 SONNET IV



*Je ne veux feuilleter les exemplaires Grecs,
Je ne veux retracer les beaux traits d'un Horace,
Et moins veux-je imiter d'un Pétrarque la grâce,
Ou la voix d'un Ronsard, pour chanter mes Regrets*

*Ceux qui sont de Phoebus vrais poètes sacrés
Animeront leurs vers d'une plus grande audace:
Moi, qui suis agité d'une fureur plus basse,
Je n'entre si avant en si profonds secrets.*

*Je me contenterai de simplement écrire
Ce que la passion seulement me fait dire
Sans rechercher ailleurs plus graves arguments.*

*Aussi n'ai-je entrepris d'imiter en ce livre
Ceux qui par leurs écrits se vantent de revivre
Et se tirer toust vifs dehors des monuments.*

Heureux qui, comme Vlyffe, a fait un beau uoyage,
Ou comme cestuy là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage & raison,
Viure entre ses parents le reste de son aage !
Quand reuoiray-ie, hélas, de mon petit uillage
Fumer la cheminee : & en quelle saison
Reuoiray-ie le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une prouince, & beaucoup d'auantage ?
Plus me plaist le seiour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,
Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.

LES REGRETS 1558 SONNET XXXI



*Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage !*

*Quand revoiray-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison,
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?*

*Plus me plaist le séjour qu'ont basti mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,*

*Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.*

LES REGRETS 1558 SONNET XXXII



*Je me ferai savant en la philosophie,
En la mathématique et médecine aussi :
Je me ferai légiste, et d'un plus haut souci
Apprendrai les secrets de la théologie :*

*Du luth et du pinceau j'ébatterai ma vie,
De l'escrime et du bal. Je discourais ainsi,
Et me vantais en moi d'apprendre tout ceci,
Quand je changeai la France au séjour d'Italie.*

*O beaux discours humains ! Je suis venu si loin,
Pour m'enrichir d'ennui, de vieillesse et de soin,
Et perdre en voyageant le meilleur de mon âge.*

*Ainsi le marinier souvent pour tout trésor
Rapporte des harengs en lieu de lingots d'or,
Ayant fait, comme moi, un malheureux voyage.*

LOUISE LABÉ 1524-1566



« La Belle Cordière », elle fait partie des poètes en activité à Lyon pendant la Renaissance.

Chez Louise Labé, on remarque l'influence d'Ovide, qu'elle connaît bien, qu'il s'agisse des *Métamorphoses* ou des œuvres élégiaques. En particulier, ses élégies paraissent influencées par les *Héroïdes*; ainsi que de Pétrarque.



Sonnet VIII

L V I I I.

*Je vis, ie meurs : ie me brule & me noye.
I ay chaut estreme en endurant froidure:
La vie m'est & trop molle & trop dure.
I ay grans ennuis entremeslez de ioye:
Tout à un coup ie ris & ie larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment i endure:
Mon bien s'en va, & à iamais il dure:
Tout en un coup ie seiche & ie verdoye.
Ainsi Amour inconstamment me meine:
Et quand ie pense auoir plus de douleur,
Sans y penser ie me treuve hors de peine.
Puis quand ie croy ma ioye estre certaine,
Et estre au haut de mon desiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.*

SONNET VIII



*Je vis, je meurs; je me brûle et me noie ;
J'ai chaud extrême en endurant froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.*

*Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint lourd tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;
Tout en un coup je sèche et je verdoie.*

*Ainsi Amour inconstamment me mène ;
Et, quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.*

*Puis, quand je crois ma joie être certaine,
Et être au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.*



Louise Labé, poète français. Bibl. Nat. (Cl. Roger-Viollet).

SONNET XVIII

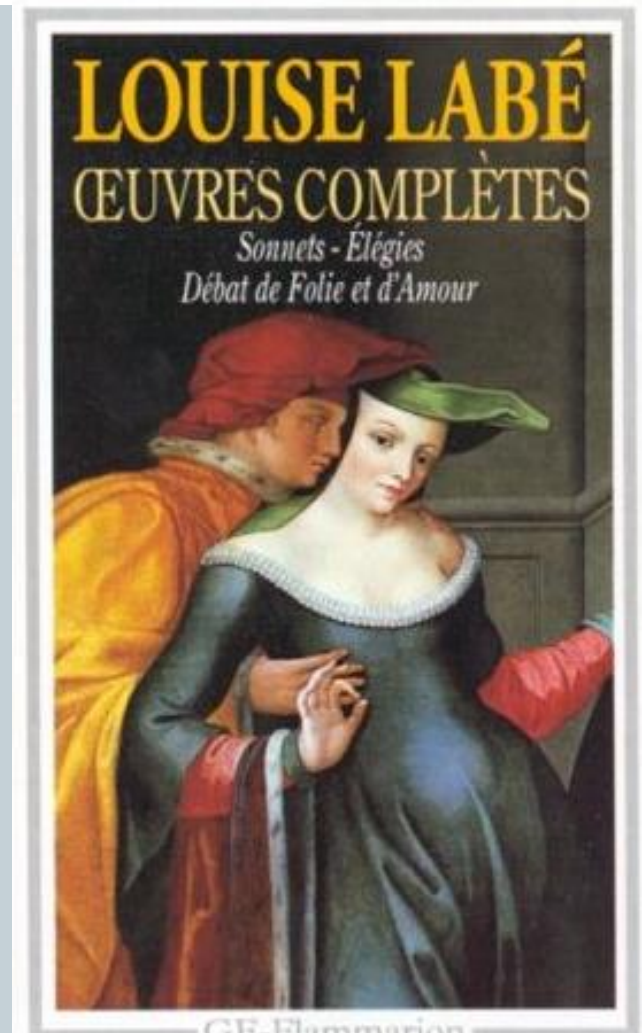


*Baise m'encor, rebaise moy et baise :
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendray quatre plus chaus que braise.*

*Las, te pleins tu ? ça que ce mal j'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereus.
Ainsi meslans nos baisers tant heureux
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.*

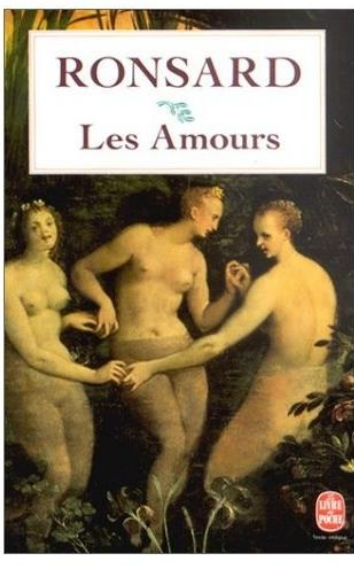
*Lors double vie à chacun en suivra.
Chacun en soy et son ami vivra.
Permetis m'Amour penser quelque folie :*

*Tousjours suis mal, vivant discrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fay quelque saillie.*



PIERRE DE RONSARD 1524-1585





ÉPITAPHE

*CELUY QUI GIST SOUS CETTE TOMBE ICY/
 AIMA PREMIERE UNE BELLE CASSANDRE/
 AIMA SECONDE UNE MARIE AUSSY,/
 TANT EN AMOUR IL FUT FACILE A PRENDRE./
 DE LA PREMIERE IL EUT LE COEUR TRANSY,/
 DE LA SECONDE IL EUT LE COEUR EN CENDRE,/
 ET SI DES DEUX IL N'EUT ONCQUES MERCY
 (Deuxième livre des Amours).*

*attaché au service du roi
 carrière diplomatique prometteuse mais une [otite](#) chronique
 qu'aucun médecin ne put guérir le laissa à moitié sourd.
 En 1586, pour son enterrement, toute la cour s'y presse, à telle
 enseigne que plusieurs dignitaires devront renoncer à y
 assister.*

Les Quatre Saisons
de Ronsard

Présentation et choix de Gilbert Gadoffe



rjf

Poésie/Gallimard





Odes 1550-1552

Les Amours de Cassandre 1552

Il porte sur Cassandre, jeune italienne, rencontrée par le poète le 21 avril 1545 à Blois, lors d'un bal de la Cour. Ronsard ne pouvait épouser la jeune fille car il était clerc tonsuré.

Hymnes et Discours 1555-1564

Amours 1556

Sonnets pour Hélène 1578

La Franciade inachevé

La Franciade : poème épique inspiré de l'épopée de Virgile, l'Enéïde, qui raconte l'histoire de la fondation de Rome, à la demande d'Henri II mais qu'il n'eut pas la force d'achever. Après cet échec, Ronsard préféra se retirer, étant de plus tombé en disgrâce à la mort de Charles IX et à l'accession au trône d'Henri III.

Rédigée en décasyllabes, le poème a pour thème l'histoire de ce Francien ou Francus, prétendu fils d'Hector, qui aurait été à l'origine de la nation française.

SONNETS POUR HÉLÈNE 1578



*Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant :
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.*

*Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille resveillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.*

*Je seray sous la terre et fantôme sans os :
Par les ombres myrteux je prendray mon repos :
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,*

*Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.*

ODE XVII 1550-1552



A Cassandre

*Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.*

*Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautez laissé cheoir !
Ô vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !*

*Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.*

XVIIème siècle



- *FRANÇOIS DE MALHERBE 1555 – 1628*
- *THÉOPHILE DE VIAU 1590 – 1626*
- *PIERRE CORNEILLE 1606-1684*
- *JEAN DE LA FONTAINE 1621-1695*
- *NICOLAS BOILEAU 1636-1711*
- *JEAN RACINE 1639-1699*

FRANÇOIS DE MALHERBE 1555 – 1628



MALHERBE

Poésies

Edition d'Antoine Adam



nrf

Poésie / Gallimard

« Enfin Malherbe vint, et le premier en France Fit sentir dans ses vers une juste cadence » Boileau, *Art poétique*

Épurer et discipliner la langue française a été l'œuvre de sa vie.

-la poésie est un métier.

*-grande sévérité à l'égard du **maniérisme** et du **baroque** des poètes du XVIIe et notamment de Philippe Desportes.*

-premier théoricien de l'art classique fait de mesure et bienséance

-un des réformateurs de la langue française. Il fut pour cela l'un des auteurs les plus constamment réédités pendant l'Ancien Régime.

« c'est une sottise de faire le métier de rimeur pour en espérer autre récompense que son divertissement [et] qu'un poète n'était pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles. »

ANECDOTES :

-Il dit à un homme qui lui montra un méchant poème où il y avait pour titre : POUR LE ROI, qu'il n'y avait qu'à ajouter : POUR SE TORCHER LE CUL. »

-« une heure avant que de mourir, il se réveilla comme en sursaut d'un grand assoupissement, pour reprendre son hôtesse, qui lui servait de garde, d'un mot qui n'était pas bien français, à son gré ; et comme son confesseur lui en voulut faire réprimande, il lui dit qu'il n'avait pu s'en empêcher, et qu'il avait voulu jusqu'à la mort maintenir la pureté de la langue française. »

« Ce que Malherbe écrit dure éternellement. » Au Roi, sonnet, 1630.

Sur la Mort de son Fils



*Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave, et que j'aimai si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.*

*Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.*

*O mon Dieu, mon Sauveur, puisque, par la raison,
Le trouble de mon âme étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,*

*Fais que de ton appui je sois fortifié ;
Ta justice t'en prie, et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.*

Consolation à M. du Perier sur la mort de sa fille



Ta douleur, du Perier, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance était pleine ;
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis, quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu ?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,

Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil ?

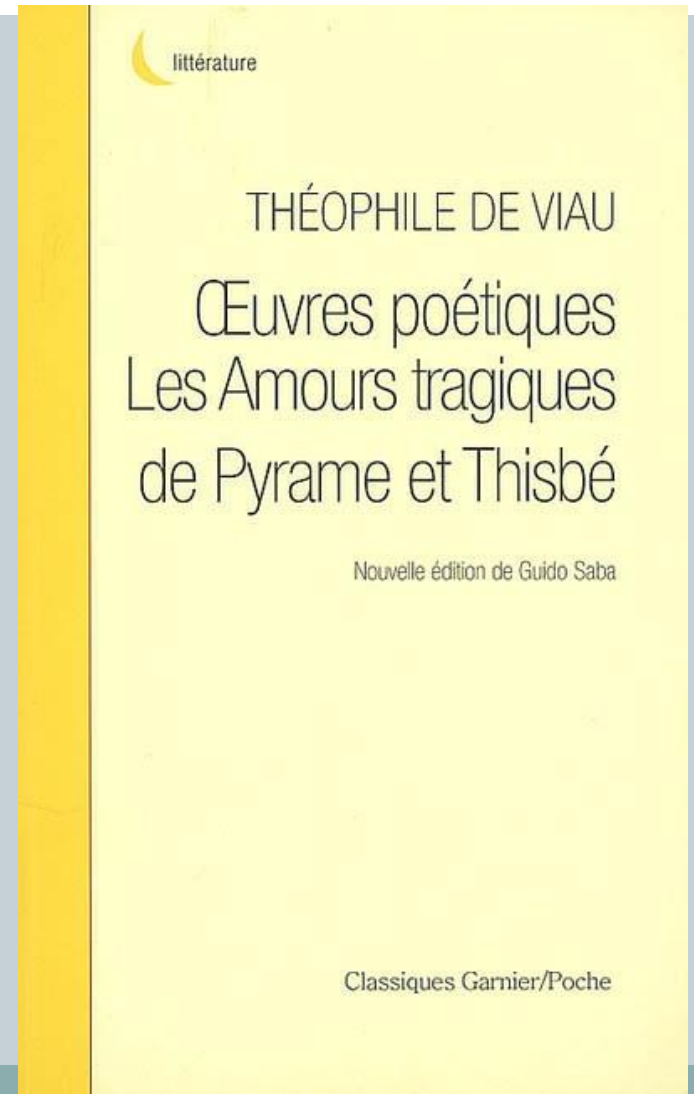
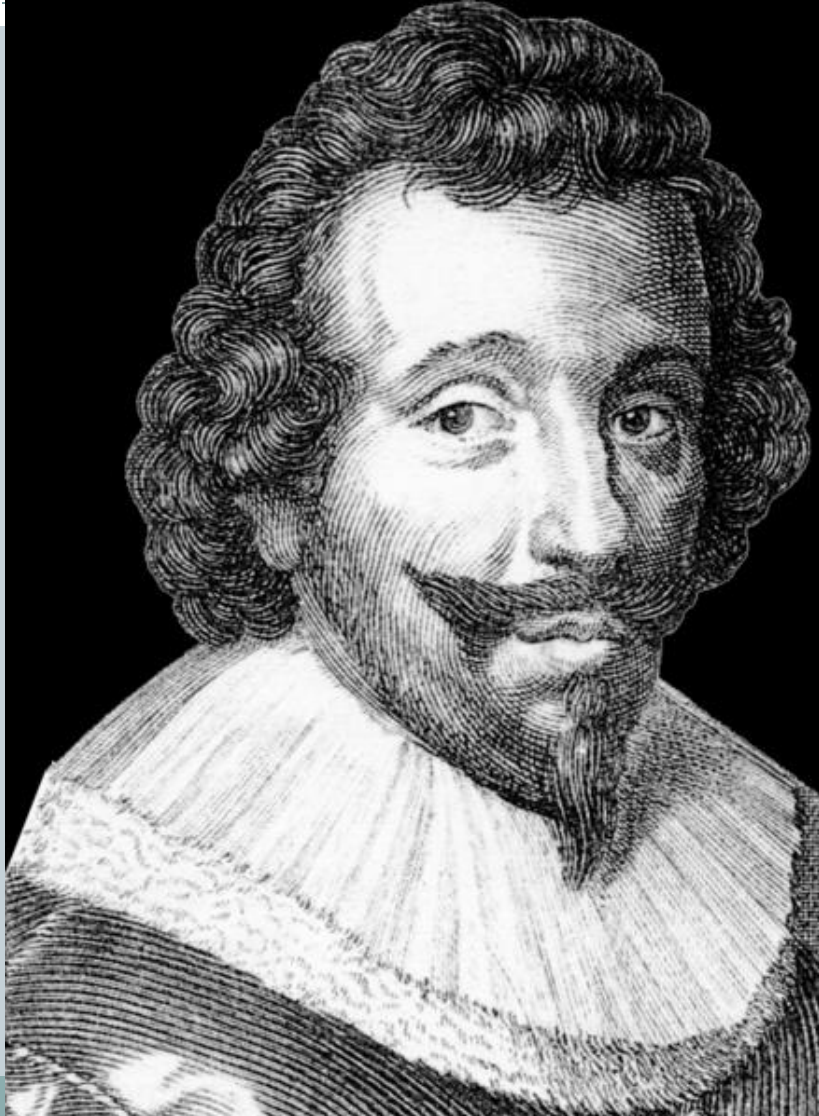
Non, non, mon du Pérrier, aussitôt que la Parque
Ôte l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts. [...]

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science qui
nous met en repos.

THÉOPHILE DE VIAU 1590 - 1626





-Poète le plus lu au XVIIe siècle, il sera oublié suite aux critiques des Classiques, avant d'être redécouvert par Théophile Gautier.

-protégé du roi Louis XIII, il a vécu en exil et a été emprisonné : on lui reprochait, sur la base de poèmes obscènes qu'il avait écrits pour le Parnasse satyrique, d'avoir des mœurs homosexuelles et un esprit irréligieux, d'être libertin.

Élégie à une dame

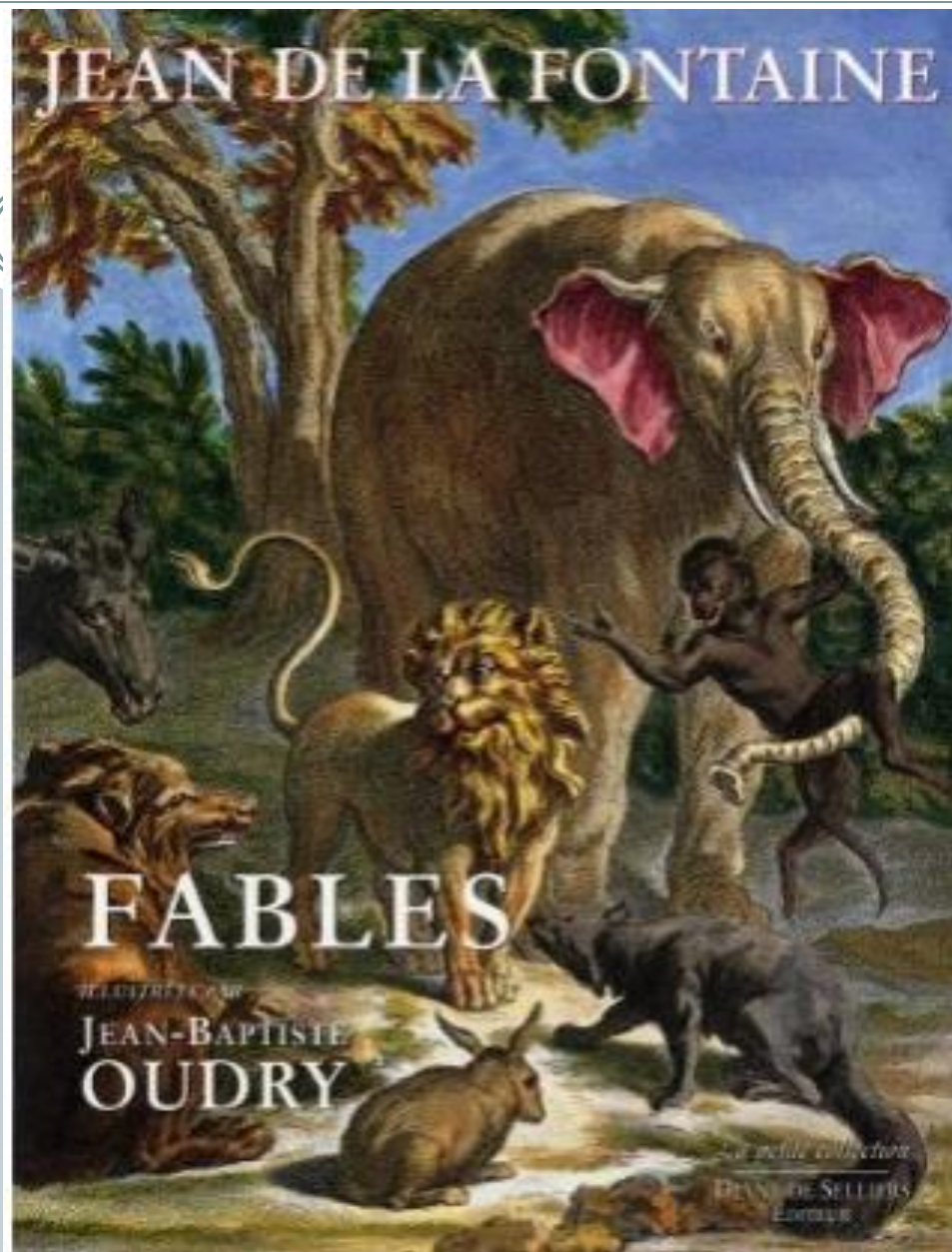


*Je veux faire des vers qui ne soient pas
contraints,
Promener mon esprit par de petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me
déplaise,
Méditer à loisir, rêver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Oùir comme en songeant la course d'un ruisseau,
Écrire dans les bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain, sans songer à le faire.
Après m'être égayé par cette douce erreur,
Je veux qu'un grand dessein réchauffe ma
fureur,
Qu'un œuvre de dix ans me tienne à la
contrainte,
De quelque beau Poème, où vous serez dépeinte :*

*Là si mes volontés ne manquent de pouvoir,
J'aurai bien de la peine en ce plaisant devoir.
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
Il faudrait inventer quelque nouveau langage,
Prendre un esprit nouveau, penser et dire mieux
Que n'ont jamais pensé les hommes et les Dieux.*

JEAN DE LA FONTAINE 1621-1695





NICOLAS BOILEAU 1636-1711



BOILEAU

Satires, Epîtres,
Art poétique

Éditions de Jean-Pierre Collinet



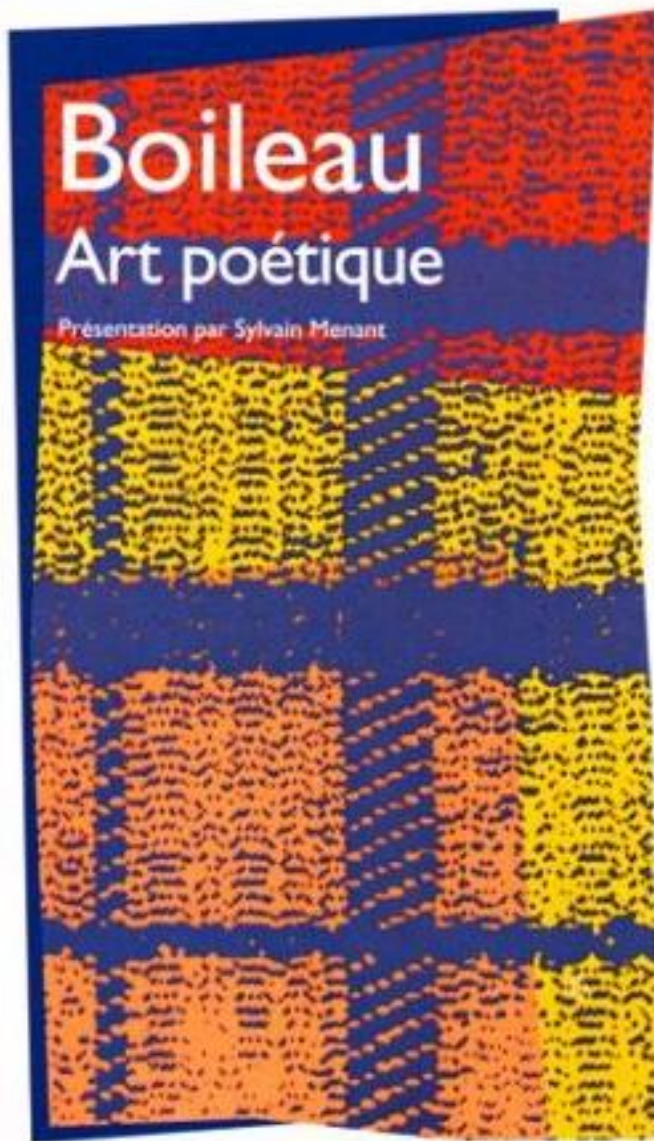
nrf

Poésie / Gallimard



Boileau
Art poétique

Présentation par Sylvain Menant



GF Flammarion



Législateur du Parnasse, un des principaux théoriciens de l'esthétique classique en littérature.

admirateur de Molière, de La Fontaine et de Jean Racine.

Ancien dans la Querelle des Modernes

***Satires** (1660–1668), inspirées de celles d'Horace et de Juvénal, où il attaque ceux de ses contemporains qu'il estime de mauvais goût.*

Épîtres, 1669-1695.

L'Art poétique, 1674.

Le Lutrin, 1674-1683

L'Art poétique (1674)



Avant donc que d'écrire, apprenez à penser (Chant I)

*Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément. (Chant I)*

*Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse, et le repolissez,
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. (Chant I)*

*Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux,
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable. (Chant III)*

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent. (Chant IV)

XIXème siècle



- *ALPHONSE DE LAMARTINE 1790-1869*
- *VICTOR HUGO 1802-1885*
- *ALOYSIUS BERTRAND 1807-1841*
- *GÉRARD DE NERVAL 1808-1855*
- *ALFRED DE MUSSET 1810-1857*
- *CHARLES BAUDELAIRE 1821-1867*
- *STÉPHANE MALLARMÉ 1842-1898*
- *PAUL VERLAINE 1844-1896*
- *ARTHUR RIMBAUD 1854-1891*

ALPHONSE DE LAMARTINE 1790-1869



Lamartine

Méditations poétiques
Nouvelles méditations poétiques



Les Classiques de Poche



poète et prosateur

homme politique :

Suite à ses voyages en orient, il deviendra avec **Victor Hugo** l'un des plus importants défenseurs de la cause du peuple serbe, dans sa lutte contre l'Empire Ottoman, en juillet 1833

1848 : chute de Louis-Philippe, proclamation de la Seconde République, Lamartine fait partie de la Commission du gouvernement provisoire. Il est ainsi Ministre des Affaires étrangères de février à mai 1848. Ministre des Affaires étrangères de février à mai

-signe le **décret d'abolition de l'esclavage** du 27 avril 1848 promulgué par **Victor Schoelcher**.

-Lamartine obtient des résultats insignifiants à l'élection présidentielle (0,28%), qui porte au pouvoir Louis Napoléon Bonaparte

Le lac (1820), Méditations poétiques



1816 rencontre Julie Charles à Aix-les-Bains et vit avec elle un amour tragique puisque Julie mourra quelques mois plus tard.

Il écrit alors les Méditations en 1820 et obtient un grand succès, au premier rang de la poésie romantique et du lyrisme

Lamartine revient seul revoir les lieux qu'il a visités autrefois avec elle. Surpris de trouver la nature toujours semblable à elle-même et indifférente, il souhaite qu'elle garde au moins le souvenir de leur bonheur passé. La douceur mélodieuse des vers exprime heureusement le calme voluptueux d'une nuit d'été, et la fuite rapide des heures.



*Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?*

*Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !*

*Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.*

*Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence,
On entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.*

*Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :*

*« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures
propices !*

Suspendez votre cours :

*Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours ! »*

*Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.*

*"Mais je demande en vain quelques moments
encore,*

Le temps m'échappe et fuit ;

Je dis à cette nuit :

Sois plus lente ; et l'aurore

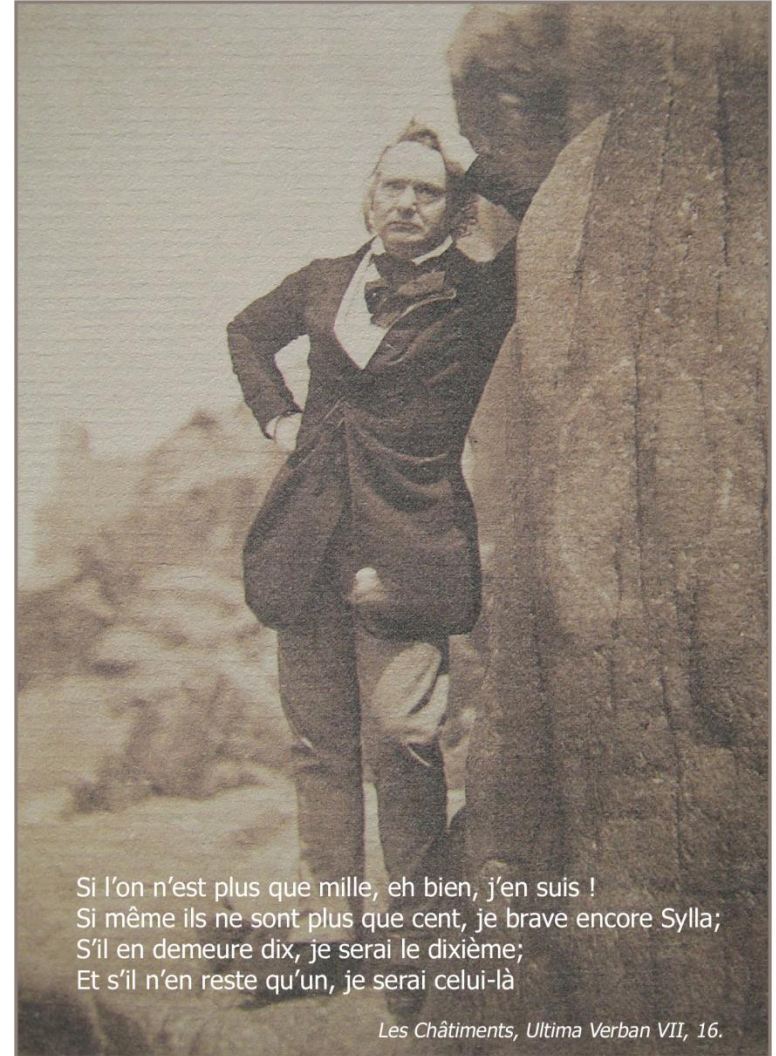
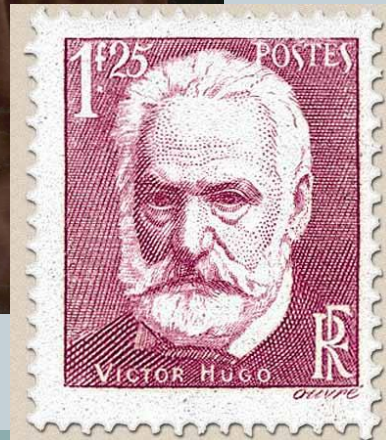
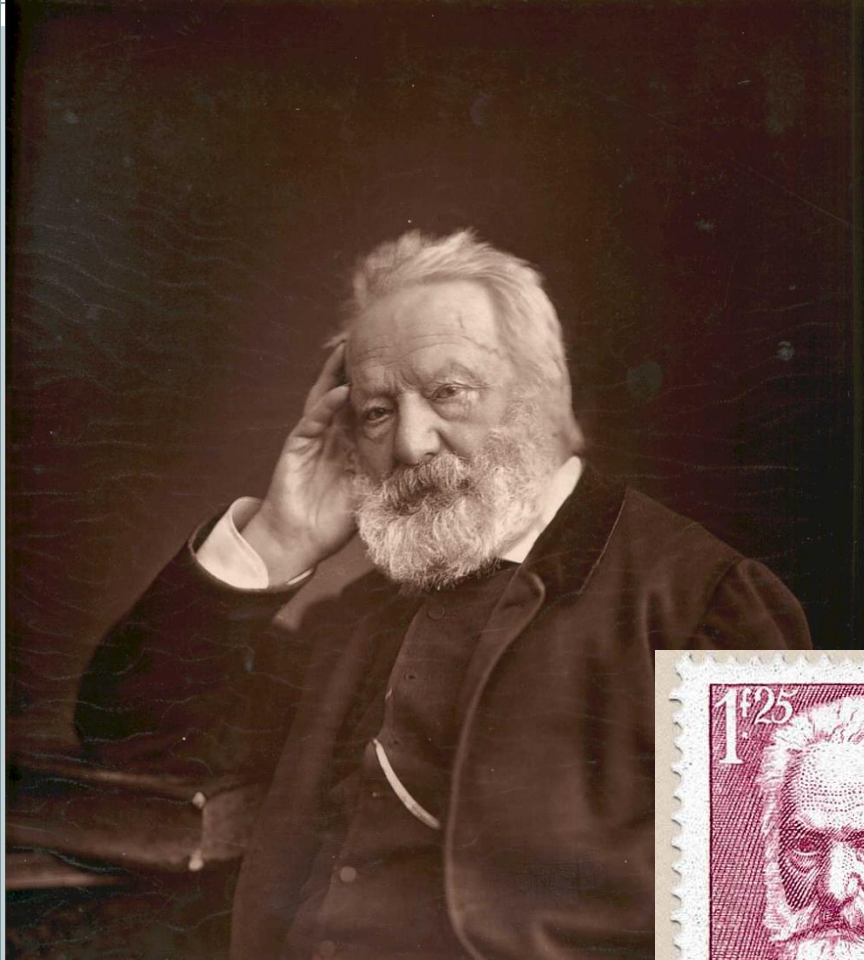
Va dissiper la nuit.

*"Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !*

*L'homme n'a point de port, le temps n'a point de
rive ;*

Il coule, et nous passons !" [...]

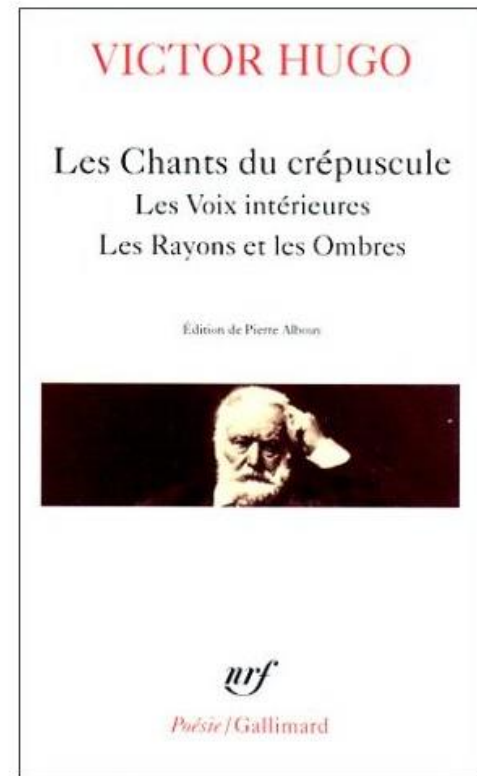
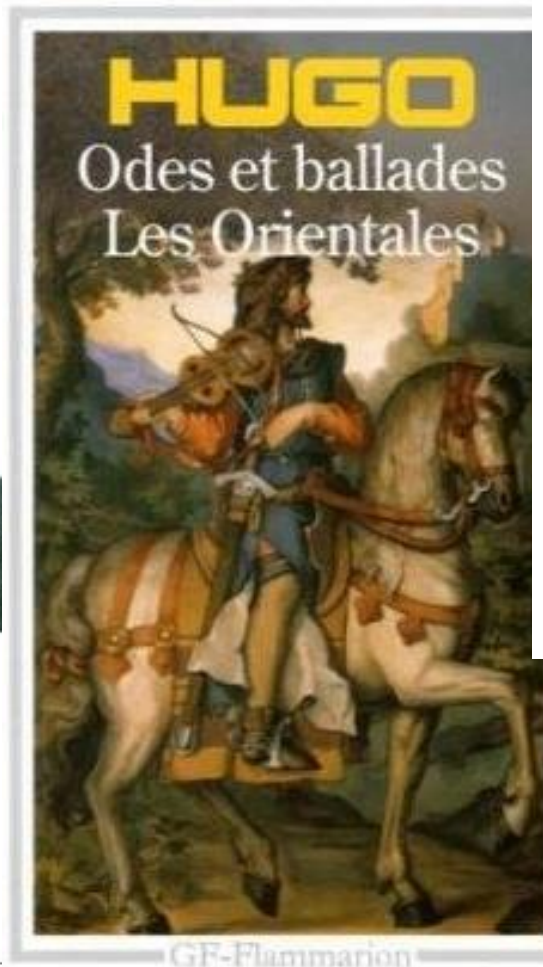
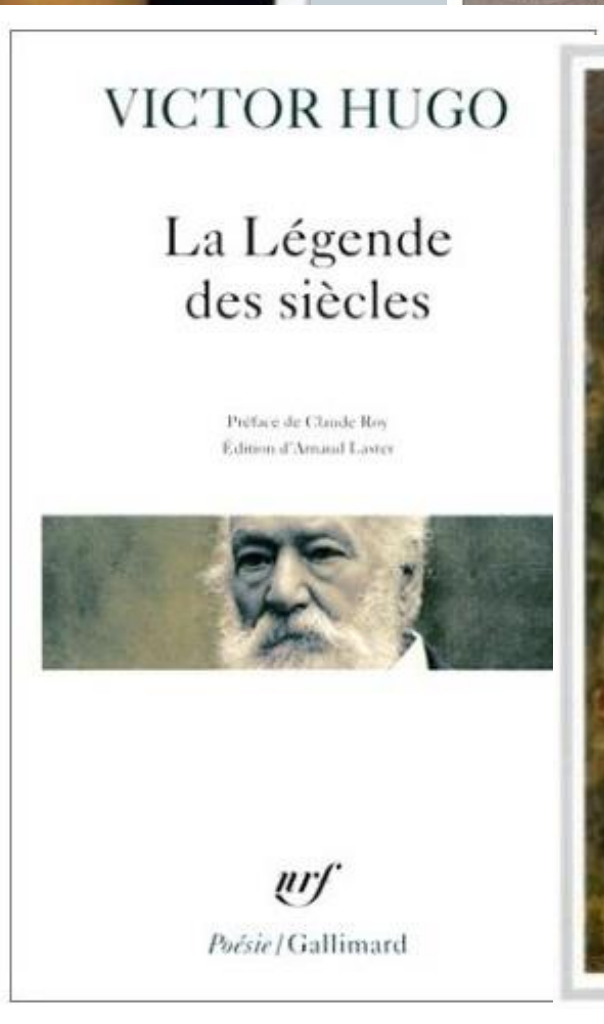
VICTOR HUGO 1802-1885



Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis !
Si même ils ne sont plus que cent, je brave encore Sylla;
S'il en demeure dix, je serai le dixième;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là

Les Châtiments, Ultima Verban VII, 16.







Victor Hugo a fortement contribué au renouvellement de la poésie :

-liberté avec le mètre

-liberté avec la tradition poétique

admiré par ses contemporains



poète lyrique :

**Odes et Ballades 1826 :*

**le monde contemporain*

**l'Histoire,*

**la religion*

**le rôle du poète*

**Les Orientales 1829 : marqué par le philhellénisme (pittoresque, épiques érotique et même intimiste)*

**Les Feuilles d'automne 1832*

**Les Chants du crépuscule 1835*

**Les Voix intérieures 1837,*

**Les Rayons et les Ombres 1840,*

**Les Contemplations 1856 : « Les mémoires d'une âme » Préface.*

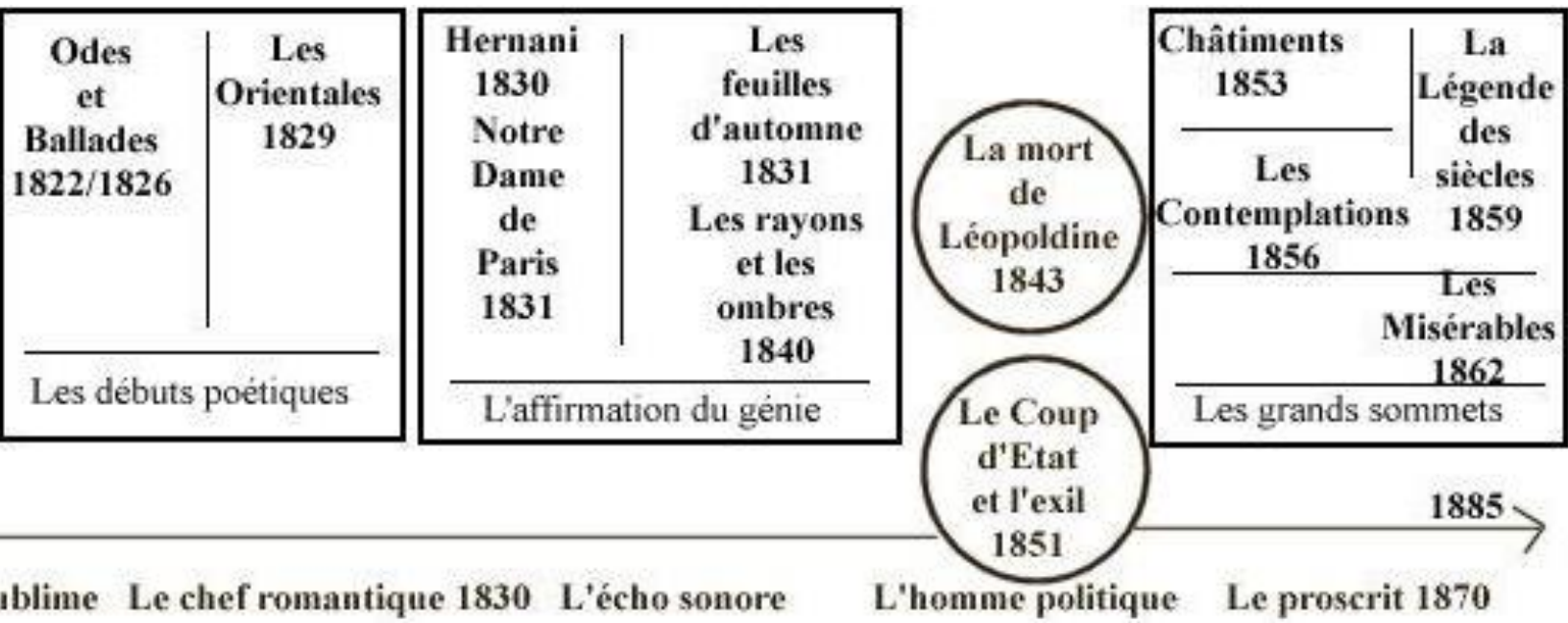
poète engagé

**Les Orientales 1829 : met en scène la guerre d'indépendance de la Grèce*

**Les Châtiments 1853 : vers de combat qui ont pour mission de rendre public le « crime » du « misérable » Napoléon III, dit le petit par V.H. : le coup d'État du 2 décembre 1852.*

poète épique :

**La Légende des siècles 1859 et 1877 synthétise l'histoire du monde de la Création à l'avenir.*



Les Djinns, Les Orientales, 1829



Murs, ville
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop.
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche,
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit,
Comme un bruit de foule
Qui tonne et qui roule
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Dieu! La voix sépulcrale
Des Djinns!... - Quel bruit ils font!
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond!
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe..
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! - Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons
Quel bruit dehors! Hideuse armée
De vampires et de dragons!
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée,
Tremble, à déraciner ses gonds.

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
L'horrible essaim, poussé par l'aquillon,
Sans doute, o ciel! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon!

Prophète! Si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs!
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs!

Ils sont passés! - Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés!

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît.
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Oùir la sauterelle
Crier d'une voix grêle
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor.
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leur pas;
Leur essaim gronde;
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute: -
Tout fuit,
Tout passe;
L'espace
Efface
Le bruit.



RÉPONSE A UN ACTE D'ACCUSATION, (Les Contemplations, Livre I, poème VII)

Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes; **Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.**
Les uns, nobles, hantant les Phèdres, les Jocastes, Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier !
Les Méropes, ayant le décorum pour loi, Je fis une tempête au fond de l'encrier,
Et montant à Versaille aux carrosses du roi, Et je mêlai, parmi les ombres débordées,
Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires, Au peuple noir des mots l'essaim blanc des idées;
Habitant les patois ; quelques-uns aux galères Et je dis : **Pas de mot où l'idée au vol pur**
Dans l'argot ; dévoués à tous les genres bas, **Ne puisse se poser, tout humide d'azur !**
Déchirés en haillons dans les halles ; sans bas, **Discours affreux !** – Syllepse, hypallage, litote
Sans perruque ; créés pour la prose et la farce; Frémirent ; je montai sur la borne **Aristote**
Populace du style au fond de l'ombre éparse; Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.
Vilains, rustres, croquants, que **Vaugelas** leur chef Tous les envahisseurs et tous les ravageurs,
Dans le bague Lexique avait marqués d'une F; Tous ces tigres, les Huns, les Scythes et les Daces,
N'exprimant que la vie abjecte et familière, N'étaient que des **toutous** auprès de mes audaces;
Vils, dégradés, flétris, bourgeois, bons pour Molière. Je bondis hors du cercle et brisai le compas.
Racine regardait ces marauds de travers; Je nommai le cochon par son nom; pourquoi pas ? [...]
Si **Corneille** en trouvait un blotti dans son vers, Je massacrai l'albâtre, et la neige, et l'ivoire,
Il le **gardait**, trop grand pour dire : Qu'il s'en aille, Je retirai le jais de la prune noire,
Et Voltaire criait : **Corneille** s'encanaille ! Et j'osai dire au bras: Sois blanc, tout simplement.
Le bonhomme Corneille, humble, se tenait coi. Je violai du vers le cadavre fumant; [...]
Alors, brigand, je vins; je m'écriai : Pourquoi **Aux armes, prose et vers! formez vos bataillons!**
Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ? **Boileau** grinça des dents; je lui dis: Ci-devant,
Et sur **l'Académie**, aïeule et douairière, Silence! et je criai dans la foudre et le vent:
Cachant sous ses jupons les tropes effarés, Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe! [...]
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,! **J'ai dit à la narine: Eh mais! tu n'es qu'un nez!**
Je fis souffler un vent révolutionnaire. **J'ai dit au long fruit d'or: Mais tu n'es qu'une poire**

Les Contemplations, 1856



*Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.*

*Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.*

*Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.*

« Fonction du poète », Les Rayons et les Ombres (1840)



*Dieu le veut, dans les temps
contraires,
Chacun travaille et chacun sert.
Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert !
Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité !
Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité !*

*Le poète en des jours impies¹
Vient préparer des jours meilleurs.
II est l'homme des utopies,
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui sur toutes les têtes,
En tout temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main, où tout peut tenir,*

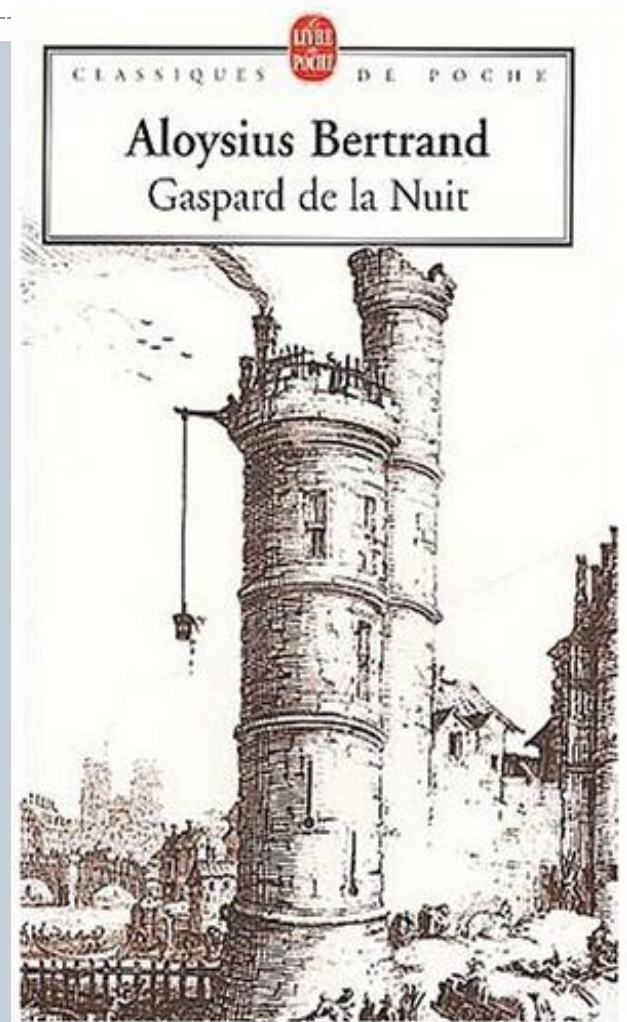
*Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir !*

*II voit, quand les peuples végètent !
Ses rêves, toujours pleins d'amour,
Sont faits des ombres que lui jettent
Les choses qui seront un jour.
On le raille. Qu'importe ! Il pense.
Plus d'une âme inscrit en silence
Ce que la foule n'entend pas.
II plaint ses contempteurs² frivoles;
Et maint faux sage à ses paroles
Rit tout haut et songe tout bas !*

ALOYSIUS BERTRAND 1807-1841



*Inventeur d'une
nouvelle forme :
le poème en prose
avec Gaspard de la
nuit, 1845.*



UN RÊVE, VII

*J'ai rêvé tant et plus, mais je n'y entends note. **Pantagruel**, livre III.*

Il était nuit. Ce furent d'abord, —ainsi j'ai vu, ainsi je raconte—, une abbaye aux murailles lézardées par la lune, —une forêt percée de sentiers tortueux, —et le Morimont grouillant de capes et de chapeaux.

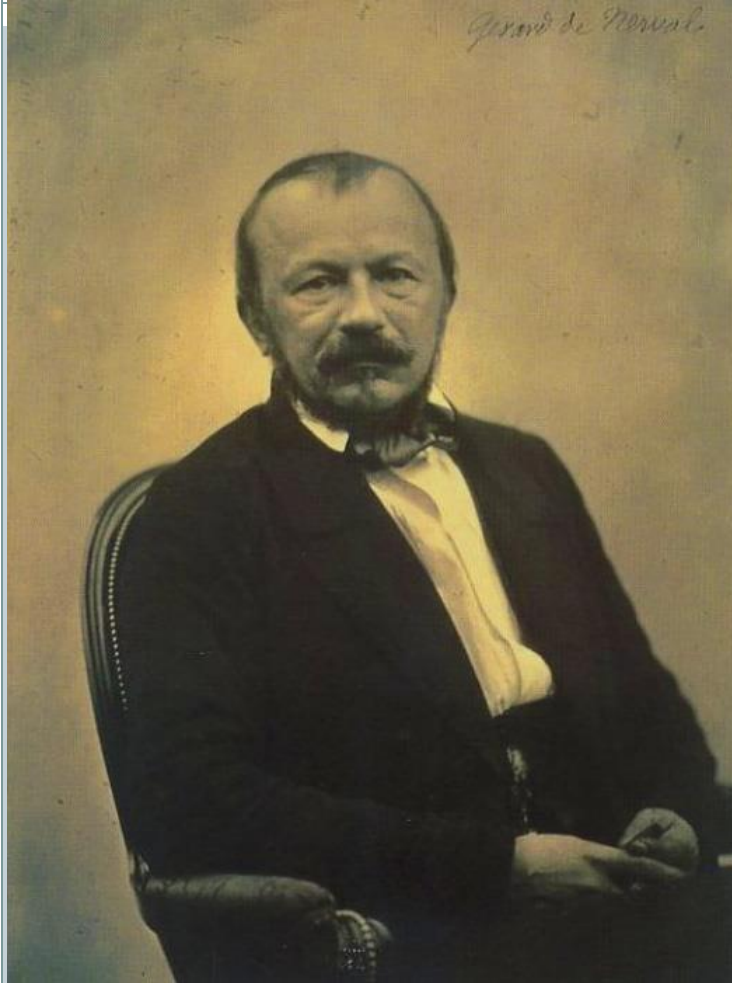
Ce furent ensuite, —ainsi j'ai entendu, ainsi je raconte, —le glas funèbre d'une cloche auquel répondaient les sanglots funèbres d'une cellule, —des cris plaintifs et des rires féroces dont frissonnait chaque feuille le long d'une ramée, —et les prières bourdonnantes des pénitents noirs qui accompagnent un criminel au supplice.

Ce furent enfin, —ainsi s'acheva le rêve, ainsi je raconte, —un moine qui expirait couché dans la cendre des agonisants, —une jeune fille qui se débattait pendue aux branches d'un chêne, —et moi que le bourreau liait échevelé sur les rayons de la roue.

Dom Augustin, le prieur défunt, aura, en habit de cordelier, les honneurs de la chapelle ardente; et Marguerite, que son amant a tuée, sera ensevelie dans sa blanche robe d'innocence, entre quatre cierges de cire.

Mais moi, la barre du bourreau s'était, au premier coup, brisée comme un verre, les torches des pénitents noirs s'étaient éteintes sous des torrents de pluie, la foule s'était écoulée avec les ruisseaux débordés et rapides, —et je poursuivais d'autres songes vers le réveil.

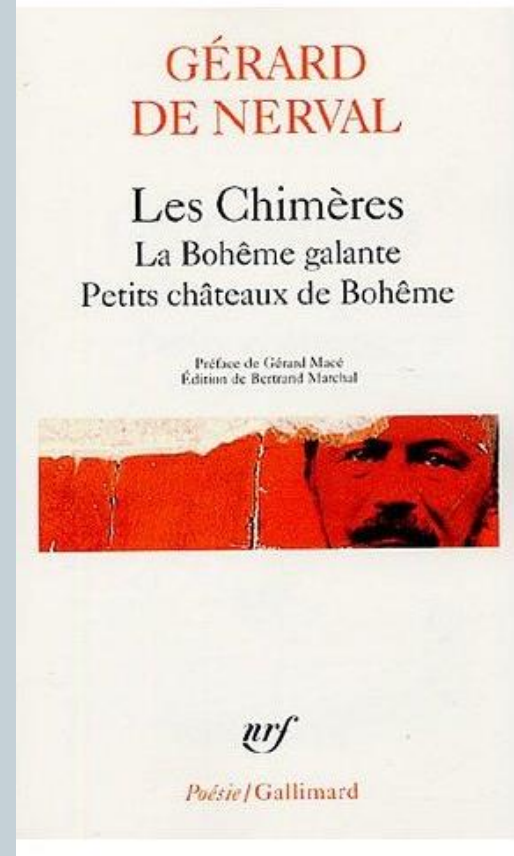
GÉRARD DE NERVAL 1808-1855



Odelettes 1834, dont:
Une allée du Luxembourg

Les Chimères 1854 dont
: *El Desdichado*

Ami de Théophile Gautier



Une allée du Luxembourg



*Elle a passé, la jeune fille
Vive et preste comme un oiseau
À la main une fleur qui brille,
À la bouche un refrain nouveau.*

*C'est peut-être la seule au monde
Dont le coeur au mien répondrait,
Qui venant dans ma nuit profonde
D'un seul regard l'éclaircirait !*

*Mais non, - ma jeunesse est finie ...
Adieu, doux rayon qui m'as lui, -
Parfum, jeune fille, harmonie...
Le bonheur passait, - il a fui !*

El Desdichado



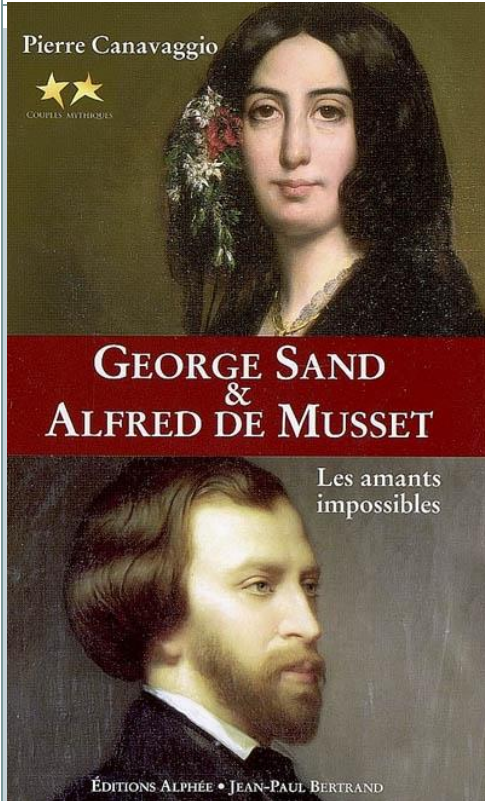
*Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule Étoile est morte, - et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.*

*Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.*

*Suis-je Amour ou Phoebus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Sirène...*

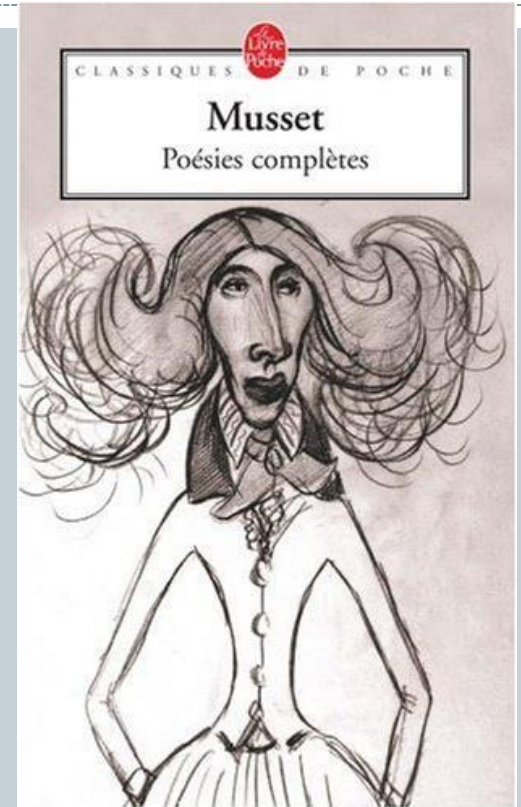
*Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.*

ALFRED DE MUSSET 1810-1857



Nuit de Mai 1835
Nuit de Décembre 1835
Nuit d'août 1836
Nuit d'octobre 1837

La Coupe et les lèvres, Namouna 1831



La Nuit de Mai, extrait



LA MUSE

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les séraphins noirs t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.

Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.

*Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.*

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lent une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,

Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort se recommande à Dieu.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur ;
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant;
Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.

CHARLES BAUDELAIRE 1821-1867

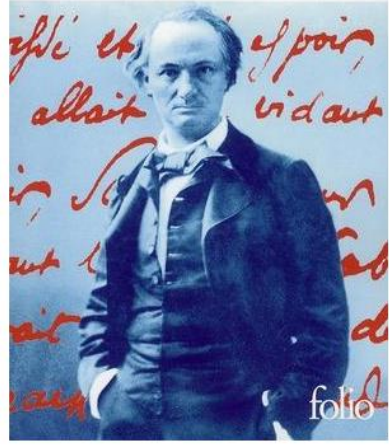


Photographie de Félix Nadar, 1855-1858
Gustave Courbet, Portrait de Baudelaire, 1848



Charles Baudelaire

Le Spleen de Paris



Les Fleurs du mal (1857)

La Chevelure (1861)

Petits poèmes en prose ou Le Spleen de Paris (1869), poème en prose (posthume)

Composition des Fleurs du Mal :

Spleen et idéal : 85 poèmes

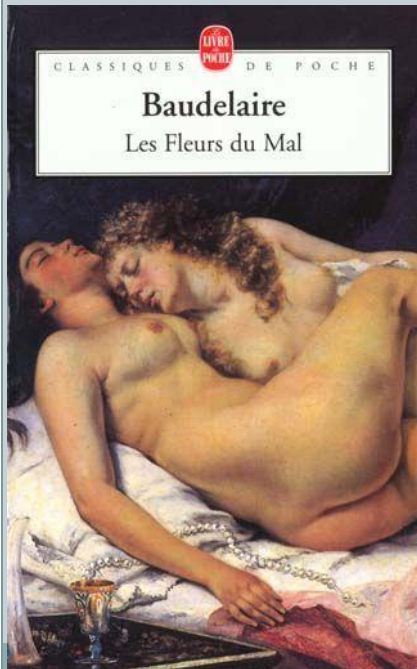
Tableaux parisiens: 18 poèmes

Le Vin : 5 poèmes

Fleurs du mal : 9 poèmes

Révolte : 3 poèmes

La Mort : 6 poèmes



Ch. Baudelaire



But : libérer l'esthétique de toute considération morale ou éthique.

*1857 , les **Fleurs du Mal**, procès pour immoralité qu'il perd, présidé par Ernest Pinard*

- liens entre le mal et la beauté, (Une charogne).*
- le bonheur et l'idéal inaccessible (À une passante),*
- la violence et la volupté, sadisme (À celle qui est trop gaie),*
- le poète et son lecteur (« Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère »),*
- homosexualité féminine (Delphine et Hippolyte),*
- tentation suicidaire par l'alcool et satanisme*
- mélancolie du **Spleen** , (Spleen I, II, III)*
- rêve d'ailleurs (L'Invitation au voyage).*

Renommée



1857, Victor Hugo écrit à Baudelaire pour le féliciter d'avoir été condamné par la justice de Napoléon III :

« Vos Fleurs du mal rayonnent et éblouissent comme des étoiles ».

1859, Victor Hugo écrit que l'ouvrage apporte « un frisson nouveau » à la littérature.

1866, Les Épaves 23 poèmes, dont les 6 pièces condamnées des F.M: Les Bijoux, Le Léthé, À celle qui est trop gaie, Lesbos, Femmes damnées et Les Métamorphoses du vampire

1949, réhabilitation de C.B. par la cour de cassation, saisie à la requête du président de la Société des gens de lettres.

"Un hémisphère dans une chevelure", Petits Poèmes en prose (posthume, 1869)



Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois ! tout ce que je sens ! tout ce que j'entends dans tes cheveux!

Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique. Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâturs ; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélassent l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre ; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical ; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

« L'ennemi », *Les Fleurs du mal*, 1857



*Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils¹.*

*Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.*

*Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève²
Le mystique aliment³ qui ferait leur vigueur ?*

*- O douleur! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !*

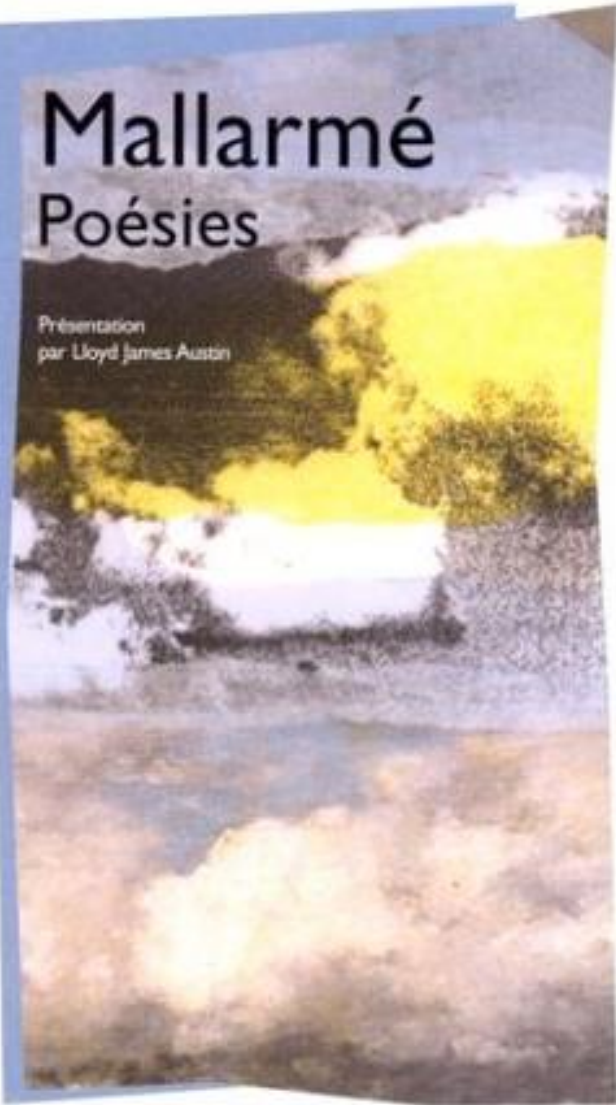
STÉPHANE MALLARMÉ 1842-1898



Mallarmé

Poésies

Présentation
par Lloyd James Austin



GF Flammarion

STÉPHANE MALLARMÉ

Poésies

Préface d'Yves Bonnefoy
Édition de Bertrand Marchal



nrf

Poésie / Gallimard

Sonnet dit en X



*Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix
Que ne recueille pas de cinéraire amphore*

*Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx
Aboli bibelot d'inanité sonore,
(Car le Maître est allé puiser ses pleurs au Styx
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)*

*Mais proche la croisée au nord vacante, un or
Agonise selon peut-être le décor
Des licornes ruant du feu contre une nixe,*

*Elle, défunte nue en le miroir, encor
Que, dans l'oubli formé par le cadre, se fixe
De scintillations sitôt le septuor.*

accoutumance à l'œuvre par la main
 rimplé
 par des l'insulte d'ice
 legs on la disposition
 à quelq'un
 auberge
 l'abandon d'écrits immémorial
 apert
 de courtoisie milles
 loquit
 le travail sur cette composition impuise avec la probabilité
 obli
 canonnale et pelle et ondule et larie
 amouille par la vague et courtoisie
 aux deux se penche entre les ais
 od
 d'un chat
 la non par l'édit venant on l'ait comble le cas
 une chance chance
 d'out
 l'acte d'effusion esquivé les bascule
 ainsi que le fardeau d'un grece
 charmesse
 l'effluve
 fide

DU POND D'UN NALIFRAGE

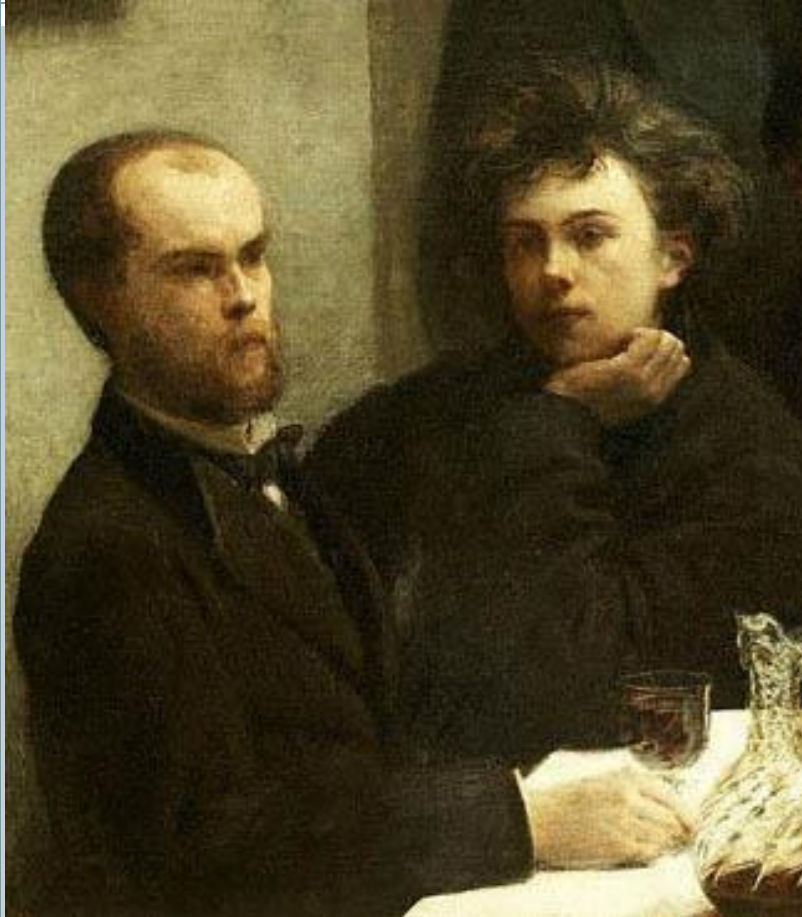
as follows:

le plan
cycliques inspire de dialecte
aux formes originales
naplées d'ob servance un dilem jusqu'à une dose
par la neutralité idéologique du genre

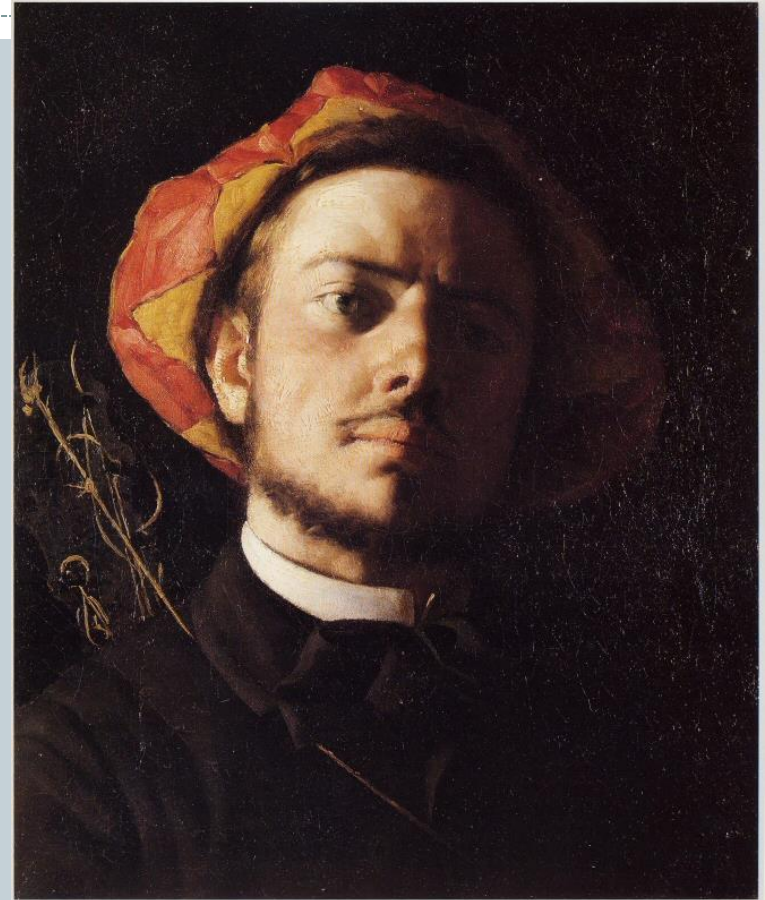
Toute Fissile émet un Coup de D6

du vague
en quoi toute réalité se dissout

PAUL VERLAINE 1844-1896



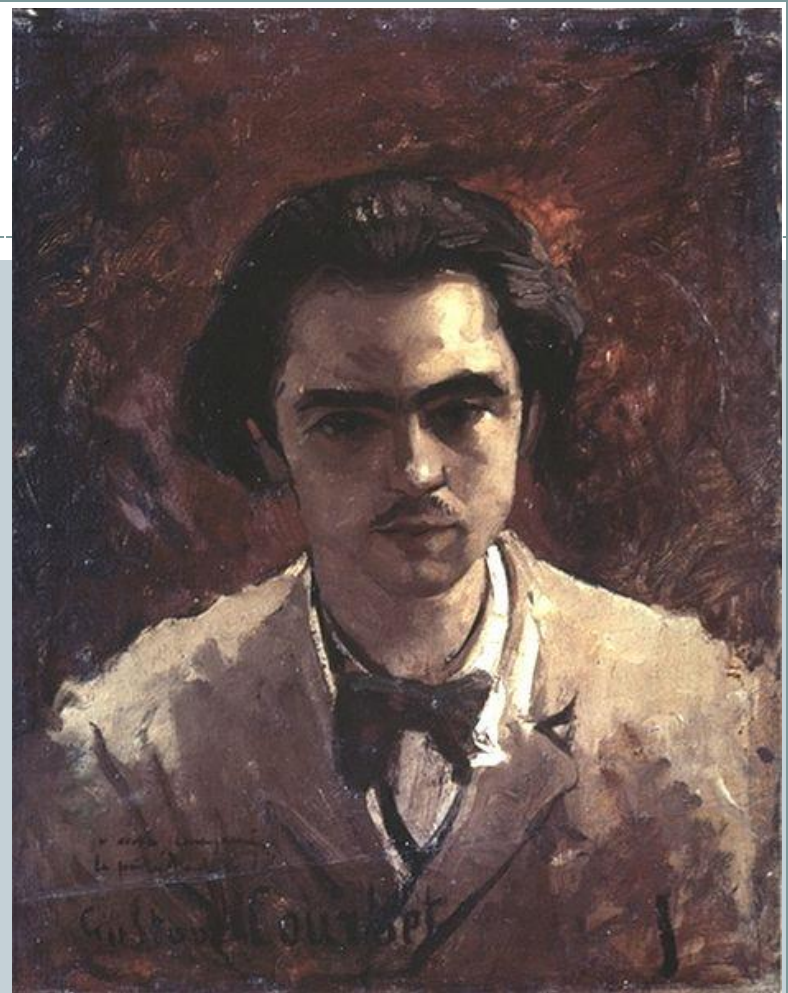
Détail du tableau « Le coin de table » (Fantin-Latour, 1872)



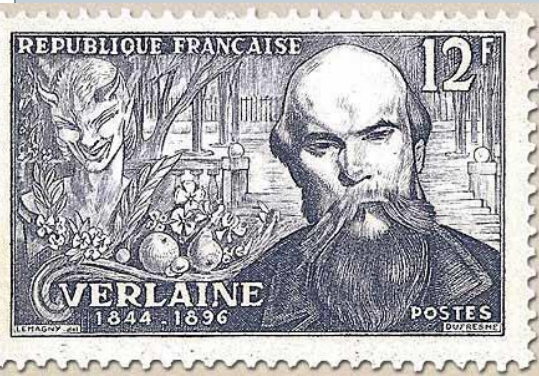
Portrait de Paul Verlaine par F. Bazille (1868)



Paul Verlaine par Dornac, Musée Carnavalet, Paris



*Portrait de Paul Verlaine par
Gustave Courbet*



PAUL VERLAINE

Fêtes galantes
Romances sans paroles

précédé de Poèmes saturniens

Edition établie par Jacques Brel



nrf

Poésie / Gallimard

Poèmes saturniens (1866)

Fêtes galantes (1869)

La Bonne Chanson (1872)

Romances sans paroles (1874)

Art Poétique (1874)

Sagesse (1880)

Jadis et naguère (1884)

Amour (1888)

Parallèlement (1889).

« Mon Rêve familial », Poèmes saturniens (1866)



*Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.*

*Car elle me comprend, et mon cœur transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.*

*Est-elle brune, blonde ou rousse ? --Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.*

*Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.*

Poèmes saturniens (1866) et Romances sans Paroles (1874)



Il pleure dans mon cœur

*Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?*

*Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie !*

*Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écoeure.
Quoi ! nulle trahison ?...
Ce deuil est sans raison.*

*C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !*

Chanson d'automne

*Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.*

*Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure*

*Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.*

« Soleils couchants », Poèmes saturniens (1866)



Une aube affaiblie
Verse par les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.
La mélancolie
Berce de doux chants
Mon cœur qui s'oublie
Aux soleils couchants.
Et d'étranges rêves
Comme des soleils
Couchants sur les grèves,
Fantômes vermeils,
Défilent sans trêves,
Défilent, pareils
À des grands soleils
Couchants sur les grèves.

« *Melancholia* », Poèmes saturniens (1866).



ÂPRES TROIS ANS

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.

Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin...
Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble¹ sa plainte sempiternelle.

Les roses comme avant palpitent ; comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent.
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

Même j'ai retrouvé debout la Velléda
Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue,
- Grêle, parmi l'odeur fade du réséda.

ARTHUR RIMBAUD 1854-1891



*Rimbaud âgé de 17 ans, en octobre 1871,
(photographie : Étienne Carjat)*



RIMBAUD

Poésies
Une saison en enfer
Illuminations

Préface de René Char
Édition établie par Louis Forestier



nrf

Poésie / Gallimard



*Écrit ses premiers poèmes à 15 ans et demi,
achève sa carrière littéraire à 20 ans.*

*Un cœur sous une soutane, 1870.
Sensation, 1870.*

*Recueil de Douai : 22 poèmes dont,
Sensation, Le Dormeur du val, Ma
Bohème..., 1870. 16 ans*

Stupra : 3 sonnets, 1871.

Les Mains de Jeanne-Marie, 1872.

Une saison en enfer, 1873 19 ans

*Illuminations, 1886 : poèmes en prose ou
en vers libres, entre 1872 et 1875. 18 à 21
ans*

Le dormeur du val



*C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.*

*Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.*

*Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.*

*Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.*

Ma bohème



*Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !*

*Mon unique culotte avait un large trou.
- Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou*

*Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;*

*Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !*

« Lettre du Voyant », Correspondance, 1871



A Paul Demeny, à Douai, Charleville, 15 mai 1871.

J'ai résolu de vous donner une heure de littérature nouvelle. [...]

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière; il cherche son âme, il l'inspecte, Il la tente, I 'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel; tant d'égoïstes se proclament auteurs; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! - Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos¹, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.

Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences.

Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, - et le suprême Savant ! - Car il arrive à l'inconnu ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaîssié ! [...]

Suite ...



Trouver une langue;

— Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien, — plus mort qu'un fossile, — pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient à penser sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie ! — Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus — que la formule de sa pensée, que la notation de sa marche au Progrès ! Enormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment un multiplicateur de progrès !

Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez; — Toujours pleins du Nombre et de l'Harmonie ces poèmes seront fait pour rester. — Au fond, ce serait encore un peu la Poésie grecque.

L'art éternel aurait ses fonctions; comme les poètes sont des citoyens. La Poésie ne rythmera plus l'action : elle sera en avant.

Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, jusqu'ici abominable, — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? — Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses; nous les prendrons, nous les comprendrons.

En attendant, demandons aux poètes du nouveau, — idées et formes.

Illuminations



"Les Ponts",

Des ciels gris de cristal. Un bizarre dessin de ponts, ceux-ci droits, ceux-là bombés, d'autres descendant ou obliquant en angles sur les premiers, et ces figures se renouvelant dans les autres circuits éclairés du canal, mais tous tellement longs et légers que les rives chargées de dômes s'abaissent et s'amoindrissent. Quelques-uns de ces ponts sont encore chargés de mesures. D'autres soutiennent des mâts, des signaux, de frêles parapets. Des accords mineurs se croisent, et filent, des cordes montent des berges. On distingue une veste rouge, peut-être d'autres costumes et des instruments de musique. Sont-ce des airs populaires, des bouts de concerts seigneuriaux, des restants d'hymnes publics ? L'eau est grise et bleue, large comme un bras de mer. – Un rayon blanc, tombant du haut du ciel, anéantit cette comédie.

"Aube"

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleïnes vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise¹ fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall² blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse. Alors, je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

XXème siècle



- *GUILLAUME APOLLINAIRE 1880-1918*
- *PAUL ÉLUARD 1895-1952*
- *ANDRÉ BRETON 1896-1966*
- *LOUIS ARAGON 1897-1982*
- *FRANCIS PONGE 1899-1988*
- *JACQUES PRÉVERT 1900-1977*
- *LÉOPOLD SEDAR SENGHOR 1906 -2001*
- *AIMÉ CÉSAIRE 1913-2008*

GUILLAUME APOLLINAIRE 1880-1918



Apollinaire soldat en 1916 après sa blessure.



Né le 26 août 1880, d'une mère polonaise et d'un père supposé officier italien qui les abandonne.

En 1914, il s'engage volontairement dans les troupes françaises.

Il fait la rencontre de Lou, avec qui il passe une semaine à Nîmes : passion autant brûlante qu'éphémère.

Apollinaire idéalise la femme qu'il aime, lui écrit tous les jours des lettres et des poèmes.

Fiancé à Madeleine Pagès, avec qui il entretient également une relation épistolaire, il poursuit ses échanges avec Lou.

Envoyé au front en 1915, il est blessé à la tempe par un obus, il est trépané.

Mort le 9 novembre 1918 de la grippe espagnole, quelques mois seulement après s'être marié avec Jacqueline Kolb.

Il est un emblème de la poésie moderne. Les surréalistes ont reconnu dans Apollinaire un de leurs précurseurs.



Giorgio De Chirico, *Portrait prémonitoire de Guillaume Apollinaire*, 1914



APOLLINAIRE

L'Enchanteur pourrissant

*surci de Les mamelles de Tirésias
et de Couleur du temps*



nrf
Poésie/Gallimard

APOLLINAIRE

Alcools



nrf
Poésie/Gallimard

APOLLINAIRE

Poèmes à Lou

précédé de Il y a
Préface de Michel Décaudin



nrf
Poésie/Gallimard

APOLLINAIRE

Calligrammes

Préface de Michel Butor



nrf
Poésie/Gallimard



- *Le Bestiaire ou cortège d'Orphée, 1911*
- *Alcools, recueil entre 1898 et 1913.*
- *Calligrammes, poèmes de la paix et de la guerre 1913-1916*
- *Poèmes à Lou, posthume, 1947.*

Douces figures poignardées
 MIA Chères lèvres fleuries
 YETTE MAREYE
 ANNIE et toi LORIE MARIE
 où êtes-
 vous ô
 jeunes filles
 MAIS
 près d'un
 jet d'eau qui
 pleure et qui prie
 cette colombe s'extasie

Tous les souvenirs de Billy Dalize
 O mes amis partis en guerre
 Jaillissent vers le firmament
 Et vos regards en l'eau dormant
 Meurent mélancolique ment
 Où sont-ils Braque et Max Jacob
 Derain aux yeux gris comme l'aube
 Où sont Raynal
 Dont les noms se mélancolisent
 Comme des pas dans une église
 Où est Creminitz qui s'engagea
 Peut-être sont-ils morts déjà
 De souvenirs mon âme est pleine
 Le jet d'eau pleure sur ma peine

CEUX QUI SONT PARTIS A LA GUERRE AU NORD SE BATTENT MAINTENANT
 Le soir tombe O sanglante mer
 Jardins où saigne abondamment le laurier rose fleur guerrière

IL PLEUT

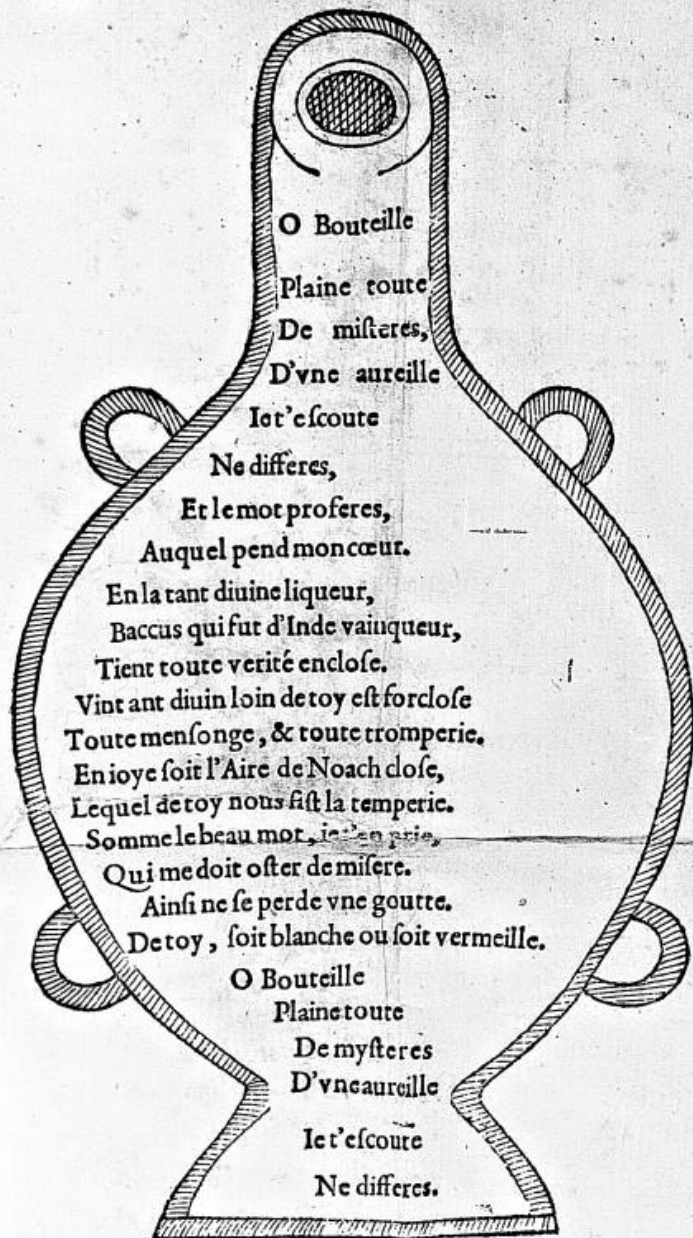
cest vous
 et ces
 écoutez
 écoutez
 nuages
 pleut
 cabrés
 pleut
 merveilleuses
 prennent
 hennir
 tout
 univers
 de villes
 auriculaires
 qu'il
 pleut
 se
 que
 le
 regret
 et
 le
 dedans
 pleurent
 une
 ancienne
 musique
 qui
 te
 retiennent
 en
 haut
 et
 en
 bas
 comme
 si
 elle
 étaient
 mortes
 même
 dans
 le
 souvenir
 gouttelettes

reconnais-toi
 Cette adorable personne c'est toi
 sous le grand Japonais capotée
 Qui
 a la bouche
 ovale de la
 Conque
 au pen
 plus bas
 l'est ton
 cœur
 qui
 bat
 c'est
 l'impure
 fuite nage
 de ton buste
 doré en cunette
 à travers sa robe

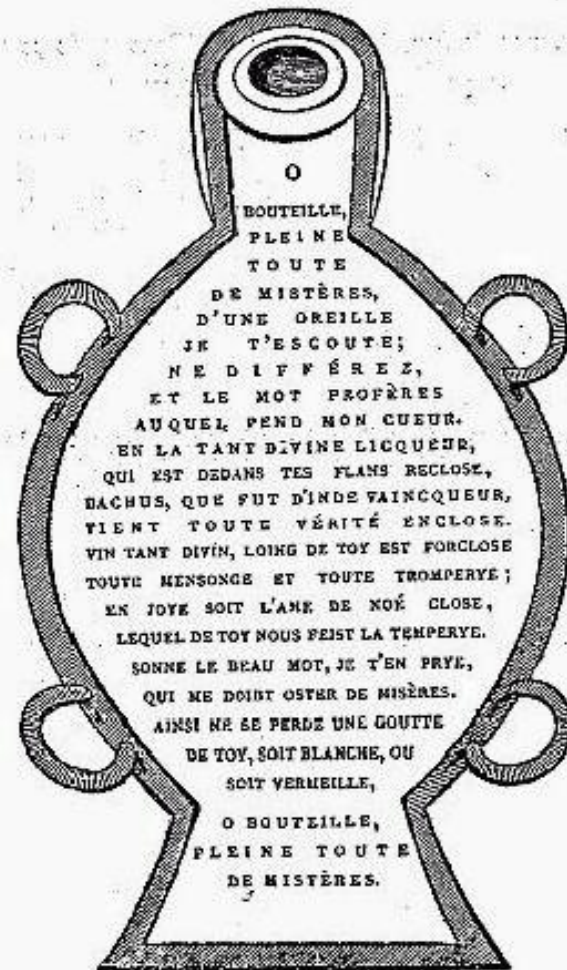
LA CRAVATE

DOU
 LOU
 REUSE
 QUE TU
 PORTES
 ET QUI T'
 ORNE O CI
 VILISÉ
 OTE- TU VEUX
 LA BIEN
 SI RESPI
 RER

1564, Rabelais, *Le Cinquiesme Livre*
(posthume). Calligramme de la Dive Bouteille.



404 LIVRE V, CHAPITRE XLIIII.



Zone, extrait



À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes

La religion seule est restée toute neuve la religion

Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme

L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X

Et toi que les fenêtres observent la honte te retient

D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin

Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux

Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières

Portraits des grands hommes et mille titres divers

Alcools, « Le pont Mirabeau »



*Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souviennne
La joie venait toujours après la peine.*

*Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*

*Les mains dans les mains restons face
à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse*

*Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*

*L'amour s'en va comme cette eau
courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente*

*Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*

*Passent les jours et passent les
semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine*

*Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure*

Poèmes à Lou



*L'amour est libre il n'est jamais soumis au sort
O Lou le mien est plus fort encore que la mort
Un cœur le mien te suit dans ton voyage au Nord*

*Lettres Envoie aussi des lettres ma chérie
On aime en recevoir dans notre artillerie
Une par jour au moins une au moins je t'en prie*

*Lentement la nuit noire est tombée à présent
On va rentrer après avoir acquis du zan [bonbon à la réglisse]
Une deux trois À toi ma vie À toi mon sang*

*La nuit mon cœur la nuit est très douce et très blonde
O Lou le ciel est pur aujourd'hui comme une onde
Un cœur le mien te suit jusques au bout du monde*

*L'heure est venue Adieu l'heure de ton départ
On va rentrer Il est neuf heures moins le quart
Une deux trois Adieu de Nîmes dans le Gard*

« Si je mourais là-bas... », Poèmes à Lou (1915).



*Si je mourais là-bas sur le front de l'armée
Tu pleurerais un jour ô Lou ma bien-aimée
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur*

*Et puis ce souvenir éclaté dans l'espace
Couvrirait de mon sang le monde tout entier
La mer les monts les vâls et l'étoile qui passe
Les soleils merveilleux mûrissant dans l'espace
Comme font les fruits d'or autour de Baratier¹*

*Souvenir oublié vivant dans toutes choses
Je rougirais le bout de tes jolis seins roses
Je rougirais ta bouche et tes cheveux sanglants
Tu ne vieillirais point toutes ces belles choses
Rajeuniraient toujours pour leurs destins
galants*

*Le fatal giclement de mon sang sur le monde
Donnerait au soleil plus de vive clarté
Aux fleurs plus de couleur plus de vitesse à*

*l'onde
Un amour inouï descendrait sur le monde
L'amant serait plus fort dans ton corps écarté*

*Lou si je meurs là-bas souvenir qu'on oublie
— Souviens-t'en quelquefois aux instants de
folie
De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur —
Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie*

Ô mon unique amour et ma grande folie

Surréalisme



Créateur : André Breton, Manifeste du Surréalisme

Définition : « automatisme psychique pur, par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale ».

Membres :

André Breton,

Paul Éluard,

Philippe Soupault,

Louis Aragon

PAUL ÉLUARD 1895-1952



PAUL ÉLUARD

Capitale de la douleur

suivi de L'amour la poésie

Préface de A. Pieyre de Mandiargues



nrf

Poésie / Gallimard

PAUL ÉLUARD

Poésie ininterrompue



nrf

Poésie / Gallimard

Je t'offre Paul Éluard

«Notre vie» (Le Temps déborde, 1947)



*Notre vie tu l'as faite elle est ensevelie
Aurore d'une ville un beau matin de mai
Sur laquelle la terre a refermé son poing
Aurore en moi dix-sept années toujours plus claires
Et la mort entre en moi comme dans un moulin*

*Notre vie disais-tu si contente de vivre
Et de donner la vie à ceux que nous aimions
Mais la mort a rompu l'équilibre du temps
La mort qui vient la mort qui va la mort vécue
La mort visible boit et mange à mes dépens*

*Morte visible Nush invisible et plus dure
Que la soif et la faim à mon corps épuisé
Masque de neige sur la terre et sous la terre
Sources des larmes dans la nuit masque d'aveugle
Mon passé se dissout je fais place au silence.*

L'Amour la poésie (1929)



*La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas
Ils ne vous donnent plus à chanter
Au tour des baisers de s'entendre
Les fous et les amours
Elle sa bouche d'alliance
Tous les secrets tous les sourires
Et quels vêtements d'indulgence
À la croire toute nue.*

*Les guêpes fleurissent vert
L'aube se passe autour du cou
Un collier de fenêtres
Des ailes couvrent les feuilles
Tu as toutes les joies solaires
Tout le soleil sur la terre
Sur les chemins de ta beauté.*

L'Évidence poétique (1939).



Le poète est celui qui inspire bien plus que celui qui est inspiré. Les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges blanches de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé. Leur principale qualité est non pas, je le répète, d'invoquer, mais d'inspirer. Tant de poèmes d'amour sans objet réuniront, un beau jour, des amants.

On rêve sur un poème comme on rêve sur un être. La compréhension, comme le désir, comme la haine, est faite de rapports entre la chose à comprendre et les autres, comprises ou incomprises.

C'est l'espoir ou le désespoir qui déterminera pour le rêveur éveillé, pour le poète, l'action de son imagination. Qu'il formule cet espoir ou ce désespoir et ses rapports avec le monde changeront immédiatement. Tout est au poète objet à sensations et, par conséquent, à sentiments. Tout le concret devient alors l'aliment de son imagination et l'espoir, le désespoir passent, avec les sensations et les sentiments, au concret.

« La Dame de carreau », Les Dessous d'une vie, 1926



Tout jeune, j'ai ouvert mes bras à la pureté. Ce ne fut qu'un battement d'ailes au ciel de mon éternité, qu'un battement de cœur amoureux qui bat dans les poitrines conquises. Je ne pouvais plus tomber.

Aimant l'amour. En vérité, la lumière m'éblouit.

J'en garde assez en moi pour regarder la nuit, toute la nuit, toutes les nuits.

Toutes les vierges sont différentes. Je rêve toujours d'une vierge.

A l'école, elle est au banc devant moi, en tablier noir. Quand elle se retourne pour me demander la solution d'un problème, l'innocence de ses yeux me confond à un tel point que, prenant mon trouble en pitié, elle passe ses bras autour de mon cou.

Ailleurs, elle me quitte. Elle monte sur un bateau. Nous sommes presque étrangers l'un à l'autre, mais sa jeunesse est si grande que son baiser ne me surprend point.

Ou bien, quand elle est malade, c'est sa main que je garde dans les miennes, jusqu'à en mourir, jusqu'à m'éveiller.

Je cours d'autant plus vite à ses rendez-vous que j'ai peur de n'avoir pas le temps d'arriver avant que d'autres pensées me dérobent à moi-même.

Une fois, le monde allait finir et nous ignorions tout de notre amour. Elle a cherché mes lèvres avec des mouvements de tête lents et caressants. J'ai bien cru, cette nuit-là, que je la ramènerais au jour.

Et c'est toujours le même aveu, la même jeunesse, les mêmes yeux purs, le même geste ingénu de ses bras autour de mon cou, la même caresse, la même révélation.

Mais ce n'est jamais la même femme.

Les cartes ont dit que je la rencontrerai dans la vie, mais sans la reconnaître.

Aimant l'amour.

Sept poèmes d'amour en guerre, Au rendez-vous allemand, 1943.



*Au nom du front parfait profond
Au nom des yeux que je regarde
Et de la bouche que j'embrasse
Pour aujourd'hui et pour toujours*

*Au nom de l'amour enterré
Au nom des larmes dans le noir
Au nom des plaintes qui font rire
Au nom des rires qui font peur*

*Au nom des rires dans la rue
De la douceur qui lie nos mains
Au nom des fruits couvrant les
fleurs
Sur une terre belle et bonne*

*Au nom des hommes en prison
Au nom des femmes déportées
Au nom de tous nos camarades
Martyrisés et massacrés
Pour n'avoir pas accepté l'ombre*

*Il nous faut drainer la colère
Et faire se lever le fer
Pour préserver l'image haute
Des innocents partout traqués
Et qui partout vont triompher.*

ANDRÉ BRETON 1896-1966



ANDRÉ BRETON

Clair de terre

Préface d'Alain Jouffroy



nrf

Poésie / Gallimard

ANDRÉ BRETON
PHILIPPE SOUPAULT

Les Champs magnétiques

Préface de Philippe Audoin



nrf

Poésie / Gallimard

ANDRÉ BRETON

Poisson soluble

Préface de Julien Gracq
Édition de Marguerite Bonnet



nrf

Poésie / Gallimard



- *Les Champs magnétiques, avec Philippe Soupault, écrits en 1919, publiés en 1920*
- *Clair de terre, 1923*
- *Poisson soluble, 1924*
- *L'Union libre, 1931*
- *Le Revolver à cheveux blancs, 1932*
- *Les Vases communicants, 1932*

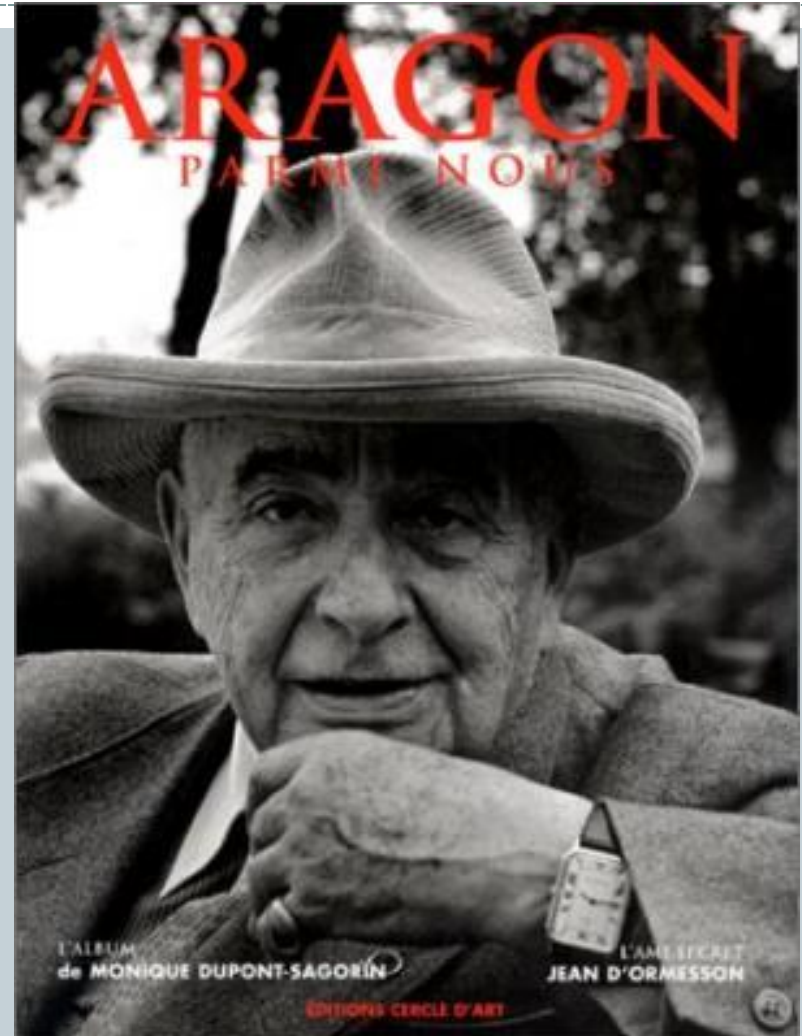
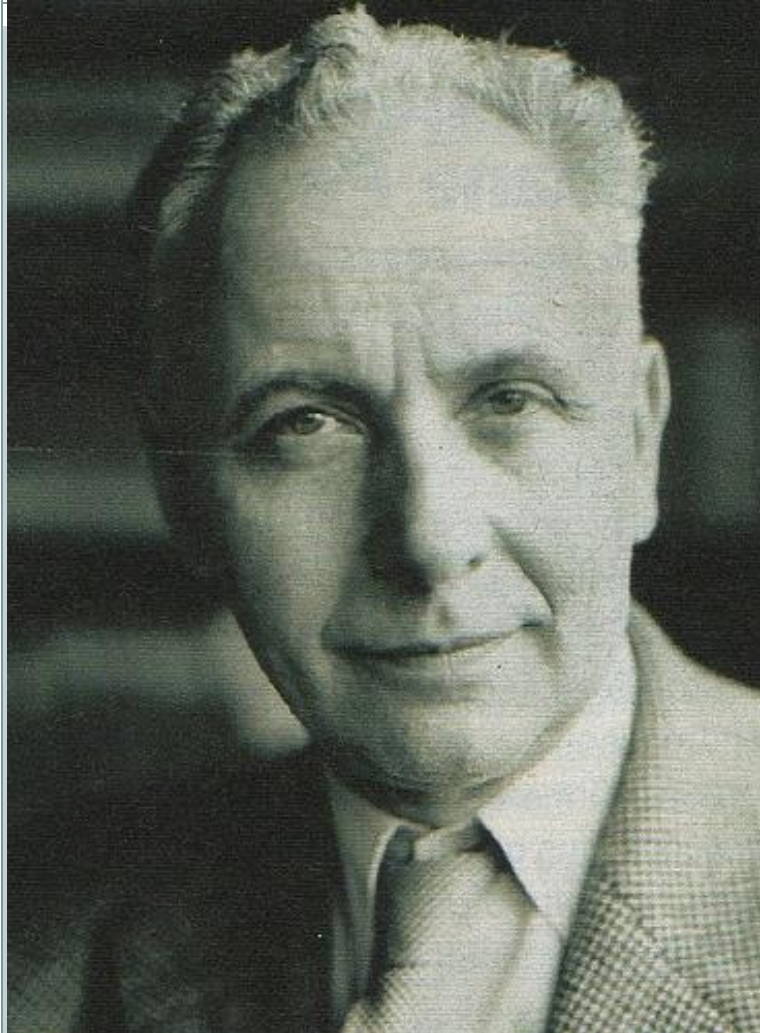
« Union libre », Clair de terre (1931)



Ma femme à la chevelure de feu de bois
Aux pensées d'éclairs de chaleur
A la taille de sablier
Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre
Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de
dernière grandeur
Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche
A la langue d'ambre et de verre frottés
Ma femme à la langue d'hostie poignardée
A la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux
A la langue de pierre incroyable
Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant
Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle
Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre
Et de buée aux vitres
Ma femme aux épaules de champagne
Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace
Ma femme aux poignets d'allumettes
Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur
Aux doigts de foin coupé
Ma femme aux aisselles de martre et de fênes
De nuit de la Saint-Jean
De troène et de nid de scalares
Aux bras d'écume de mer et d'écluse
Et de mélange du blé et du moulin
Ma femme aux jambes de fusée
Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir
Ma femme aux mollets de moelle de sureau
Ma femme aux pieds d'initiales
Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui boivent
Ma femme au cou d'orge imperlé
Ma femme à la gorge de Val d'or
De rendez-vous dans le lit même du torrent
Aux seins de nuit
Ma femme aux seins de taupinière marine
Ma femme aux seins de creuset du rubis
Aux seins de spectre de la rose sous la rosée
Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours

Au ventre de griffe géante
Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical
Au dos de vif-argent
Au dos de lumière
A la nuque de pierre roulée et de craie mouillée
Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire
Ma femme aux hanches de nacelle
Aux hanches de lustre et de pennes de flèche
Et de tiges de plumes de paon blanc
De balance insensible
Ma femme aux fesses de grès et d'amiante
Ma femme aux fesses de dos de cygne
Ma femme aux fesses de printemps
Au sexe de glaïeul
Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque
Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens
Ma femme au sexe de miroir
Ma femme aux yeux pleins de larmes
Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée
Ma femme aux yeux de savane
Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison
Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache
Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu.

LOUIS ARAGON 1897-1982



ARAGON

Elsa

Postface d'Olivier Barbarant



ARAGON

Le roman inachevé

Préface d'Étiemble



LOUIS
ARAGON
Les yeux d'Elsa

nrf

Poésie / Gallimard

nrf

Poésie / Gallimard



Le Crève-cœur, 1941

Cantique à Elsa, 1942

Les Yeux d'Elsa, 1942

Le Roman inachevé, 1956 (contenant Strophes pour se souvenir, plus connu sous le titre L'affiche rouge)

Elsa, 1959

Les Poètes, 1960

Le Fou d'Elsa, 1963

Il ne m'est Paris que d'Elsa, 1964

Les Chambres, poème du temps qui ne passe pas, 1969

Les Yeux d'Elsa



*Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire
J'ai vu tous les soleils y venir se mirer
S'y jeter à mourir tous les désespérés
Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire*

*À l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé
Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux changent
L'été taille la nue au tablier des anges
Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés*

*Les vents chassent en vain les chagrins de l'azur
Tes yeux plus clairs que lui lorsqu'une larme y luit
Tes yeux rendent jaloux le ciel d'après la pluie
Le verre n'est jamais si bleu qu'à sa brisure*

*Mère des Sept douleurs ô lumière mouillée
Sept glaives ont percé le prisme des couleurs
Le jour est plus poignant qui point entre les pleurs
L'iris troué de noir plus bleu d'être endeuillé*

*Tes yeux dans le malheur ouvrent la double brèche
Par où se reproduit le miracle des Rois
Lorsque le cœur battant ils virent tous les trois
Le manteau de Marie accroché dans la crèche*

*Une bouche suffit au mois de Mai des mots
Pour toutes les chansons et pour tous les hélas
Trop peu d'un firmament pour des millions d'astres
Il leur fallait tes yeux et leurs secrets gémeaux
L'enfant accaparé par les belles images*

*Ecarquille les siens moins démesurément
Quand tu fais les grands yeux je ne sais si tu mens
On dirait que l'averse ouvre des fleurs sauvages*

*Cachent-ils des éclairs dans cette lavande où
Des insectes défont leurs amours violentes
Je suis pris au filet des étoiles filantes
Comme un marin qui meurt en mer en plein mois
d'août*

*J'ai retiré ce radium de la pechblende
Et j'ai brûlé mes doigts à ce feu défendu
Ô paradis cent fois retrouvé reperdu
Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde mes Indes*

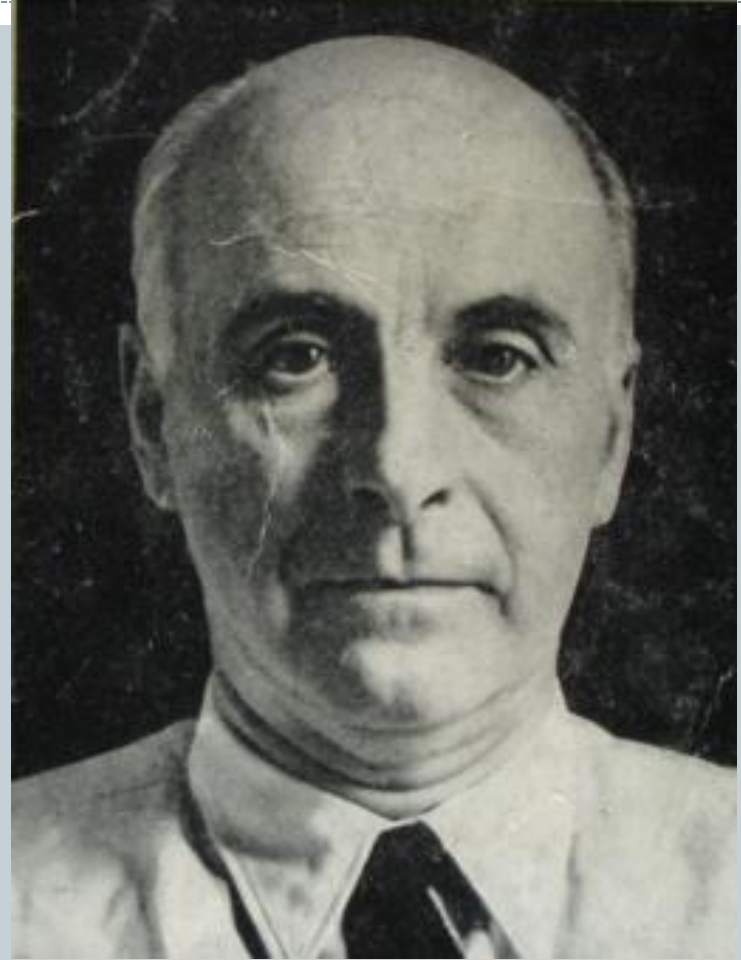
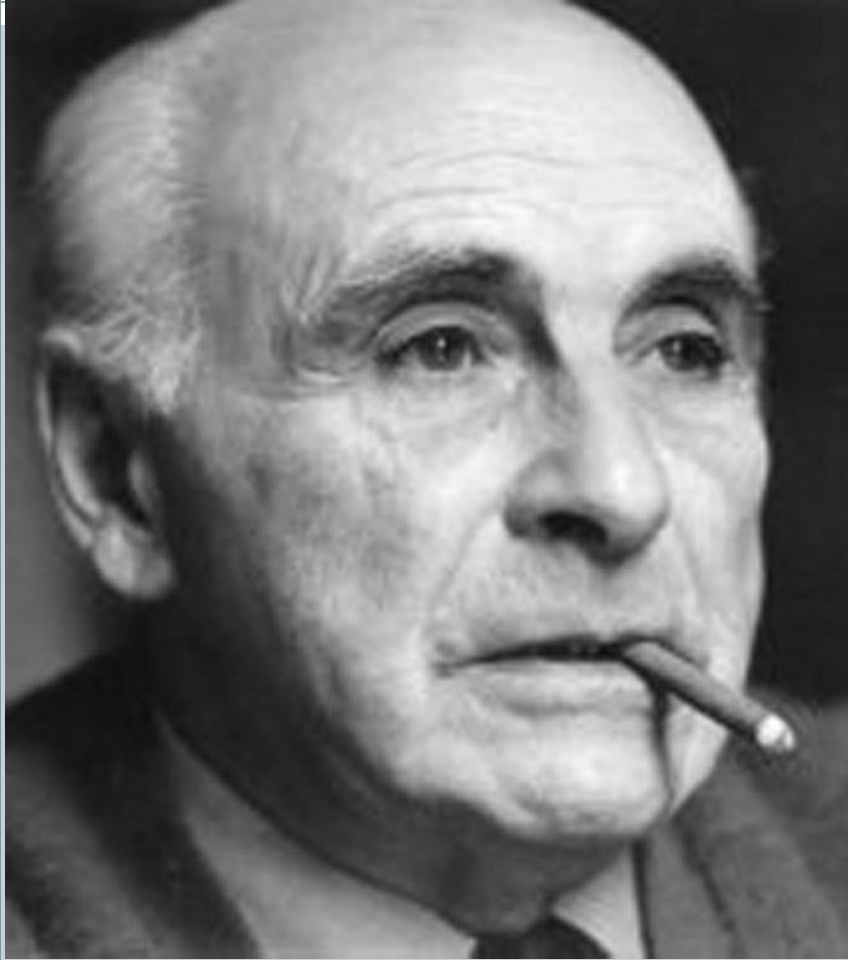
*Il advint qu'un beau soir l'univers se brisa
Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent
Moi je voyais briller au-dessus de la mer
Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa*

LES MAINS D'ELSA



*Donne-moi tes mains pour l'inquiétude
Donne-moi tes mains dont j'ai tant rêvé
Dont j'ai tant rêvé dans ma solitude
Donne-moi tes mains que je sois sauvé
Lorsque je les prends à mon propre piège
De paume et de peur de hâte et d'émoi
Lorsque je les prends comme une eau de neige
Qui fuit de partout dans mes mains à moi
Sauras-tu jamais ce qui me traverse
Qui me bouleverse et qui m'envahit
Sauras-tu jamais ce qui me transperce
Ce que j'ai trahi quand j'ai tressailli
Ce que dit ainsi le profond langage
Ce parler muet de sens animaux
Sans bouche et sans yeux miroir sans image
Ce frémir d'aimer qui n'a pas de mots
Sauras-tu jamais ce que les doigts pensent
D'une proie entre eux un instant tenue
Sauras-tu jamais ce que leur silence
Un éclair aura connu d'inconnu
Donne-moi tes mains que mon cœur s'y forme
S'y taise le monde au moins un moment
Donne-moi tes mains que mon âme y dorme
Que mon âme y dorme éternellement..*

FRANCIS PONGE 1899-1988



FRANCIS PONGE

Le parti pris
des choses

sélections de Proèmes



nrf

Poésie / Gallimard

FRANCIS PONGE

La rage
de l'expression



nrf

Poésie / Gallimard

FRANCIS PONGE

Pièces



nrf

Poésie / Gallimard



Le Parti pris des choses, 1942.

Proêmes, 1948.

La Rage de l'expression, 1952.

Le Grand Recueil : I. "Méthodes", 1961 ; II. "Lyres", 1961 ; III "Pièces", 1962.

Pour un Malherbe, 1965.

Le Savon, 1967.

La Fabrique du Pré, 1971.

Comment une figue de parole et pourquoi, 1977.

Le Cageot, Le Parti pris des choses



A mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie.

Agencé de façon qu'au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu'il enferme.

A tous les coins de rues qui aboutissent aux halles, il luit alors de l'éclat sans vanité du bois blanc. Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroite à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques, - sur le sort duquel il convient toutefois de ne pas s'appesantir longuement.

Le pain, Le Parti pris des choses



La surface du pain est merveilleuse d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne : comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, le Taurus ou la Cordillère des Andes.

Ainsi donc une masse amorphe en train d'éructer fut glissée pour nous dans le four stellaire, où durcissant elle s'est façonnée en vallées, crêtes, ondulations, crevasses... Et tous ces plans dès lors si nettement articulés, ces dalles minces où la lumière avec application couche ses feux, - sans un regard pour la mollesse ignoble sous-jacente.

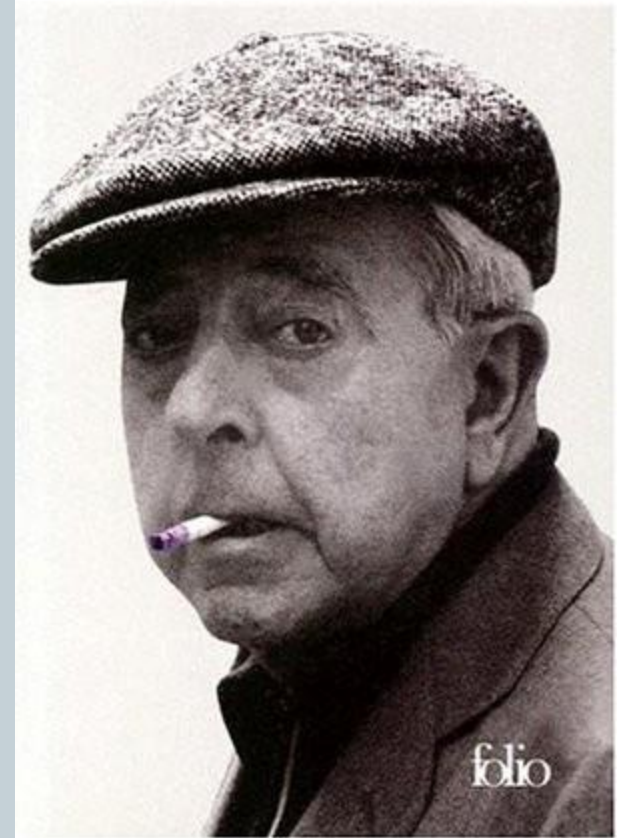
Ce lâche et froid sous-sol que l'on nomme la mie a son tissu pareil à celui des éponges : feuilles ou fleurs y sont comme des sœurs siamoises soudées par tous les coudes à la fois. Lorsque le pain rassit ces fleurs fanent et se rétrécissent : elles se détachent alors les unes des autres, et la masse en devient friable...

Mais brisons-la : car le pain doit être dans notre bouche moins objet de respect que de consommation.

JACQUES PRÉVERT 1900-1977



Jacques Prévert
Paroles



« La Grasse Matinée », Paroles, 1945.



Il est terrible
le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain
il est terrible ce bruit
quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim
elle est terrible aussi la tête de l'homme
la tête de l'homme qui a faim
quand il se regarde à six heures du matin
dans la glace du grand magasin
une tête couleur de poussière
ce n'est pas sa tête pourtant qu'il regarde
dans la vitrine de chez Potin¹
il s'en fout de sa tête l'homme
il n'y pense pas
il songe
il imagine une autre tête
une tête de veau par exemple
avec une sauce de vinaigre
ou une tête de n'importe quoi qui se mange
et il remue doucement la mâchoire
doucement
et il grince des dents doucement
car le monde se paye sa tête
et il ne peut rien contre ce monde
et il compte sur ses doigts un deux trois
un deux trois
cela fait trois jours qu'il n'a pas mangé
et il a beau se répéter depuis trois jours
Ca ne peut pas durer
ça dure
trois jours
trois nuits
sans manger
et derrière ces vitres
ces pâtés ces bouteilles ces conserves

poissons morts protégés par les boîtes
boîtes protégées par les vitres
vitres protégées par les flics
flics protégés par la crainte
que de barricades pour six malheureuses sardines...
Un peu plus loin le bistrot
café-crème et croissants chauds
l'homme titube
et dans l'intérieur de sa tête
un brouillard de mots
un brouillard de mots
sardines à manger
œuf dur café-crème
café arrosé rhum
café-crème
café-crème
café-crème arrosé sang !...
Un homme très estimé dans son quartier
a été égorgé en plein jour
l'assassin le vagabond lui a volé
deux francs
soit un café arrosé
zéro franc soixante-dix
deux tartines beurrées
et vingt-cinq centimes pour le pourboire du garçon.
Il est terrible
le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain
il est terrible ce bruit
quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim.

LÉOPOLD SEDAR SENGHOR 1906 -2001



ŒUVRE
POÉTIQUE



Léopold Sédar
SENGHOR

POINTS

- *Chants d'ombre*, 1945
- *Hosties noires*, 1948
- *Éthiopiennes*, 1956
- *Nocturnes*, 1961



Sénégalais

-1^{er} président du Sénégal (1960-1980)

-1^{er} Africain à siéger à l'Académie française.

Jacques Chirac : « La poésie a perdu un maître, le Sénégal un homme d'État, l'Afrique un visionnaire et la France un ami »

Femme nue, femme noire



Femme nue, femme noire

*Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté
J'ai grandi à ton ombre; la douceur de tes mains bandait mes yeux
Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi,
Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné
Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle*

Femme nue, femme obscure

*Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche
Savane aux horizons purs, savane qui frémit aux caresses ferventes du Vent d'Est
Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur
Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée*

Femme noire, femme obscure

*Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali
Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau.*

Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or ronge ta peau qui se moire

A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire

*Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Eternel
Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.*

« *Jardin de France* », *Poèmes inédits*, (1960).

Calme jardin,
Grave jardin,
Jardin aux yeux baissés au soir
Pour la nuit,
Peines et rumeurs,
Toutes les angoisses bruissantes de la Ville
Arrivent jusqu'à moi, glissant sur les toits lisses,
Arrivent à la fenêtre
Penchée, tamisées par feuilles menues et tendres et pensives

Qui l'apaisera, mon cœur,
À l'appel du tam-tam
bondissant,
véhément,
lancinant ?

AIMÉ CÉSAIRE 1913-2008



« Je suis de la race de ceux qu'on opprime ».

martiniquais

Ami de Léopold Sédar Senghor

1939, Cahier d'un retour au pays natal

1946, Les Armes miraculeuses

1950, Discours sur le colonialisme

Discours sur le colonialisme, extrait



« Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XX^e siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation contre l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les arabes d'Algérie, les colonies de l'Inde et les nègres d'Afrique [...] »

La Négritude résulte d'une attitude active et offensive de l'esprit. Elle est sursaut, car sursaut de dignité ...

Elle est refus de l'oppression. Elle est combat contre l'inégalité. Elle est aussi révolte.

La négritude est « la conscience de l'identité noire, la fierté d'être nègre et la revendication des origines africaines » de tous Les noirs ...

La négritude, dessins : Serge Diatantu

Cahier d'un retour au pays natal

AIMÉ CÉSAIRE

PRÉSENCE AFRICAINE  poésie

Tout a commencé un jour à Paris alors que je traversais une rue non loin de la place d'Italie ...

Eh ! Petit nègre !!
Toi là-bas !!! Petit nègre ...

Petit nègre ... Petit
nègre t'emmerde ?

Léopold Senghor
suggère de supprimer
"étudiant noir" pour l'appeler
"Les Etudiants nègres". (-)

Le lendemain, je propose
à Senghor de rédiger
ensemble avec Damas
un journal : L'Etudiant
Noir.

Ça nous est lancé comme
une insulte. Eh bien, je la
ramasse, et je fais face.
Voici comment est née la
"négritude", en réponse à
une provocation. »

AIMÉ CÉSAIRE

Les armes
miraculeuses



nrf

Poésie/Gallimard

Jour et Nuit, Les armes miraculeuses, 1946, extrait



le soleil le bourreau la poussée des masses la routine de mourir et mon cri de bête blessée et c'est ainsi jusqu'à l'infini des fièvres la formidable écluse de la mort bombardée par mes yeux à moi-même aléoutiens qui de terre de ver cherchent parmi terre et vers tes yeux de chair de soleil comme un négrillon la pièce dans l'eau où ne manque pas de chanter la forêt vierge jaillie du silence de la terre de mes yeux à moi-même aléoutiens et c'est ainsi que le saute-mouton salé des pensées hermaphrodites des appels de jaguars de source d'antilope de savanes cueillies aux branches à travers leur première grande aventure: la cyathée merveilleuse sous laquelle s'effeuille une jolie nymphe parmi le lait des mancenilliers et les accolades des sangsues fraternelles.

Cahier d'un retour au pays natal, incipit



Au bout du petit matin ...

Va-t-en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t-en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance. Va-t-en mauvais gris-gris, punaise de moinillon. Puis je me tournai vers de paradis pour lui et les siens perdus, plus calme que la face d'une femme qui ment, et là, bercé par les effluves d'une pensée jamais lasse je nourrissais le vent, je délaçais les monstres et j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours dans mes profondeurs à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien.

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées.

Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux ; les martyrs qui ne témoignent pas ; les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cries de perroquets babillards ; une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées ; une vieille misère pourrissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse inanité de notre raison d'être.